

Pauline Pucciano

L'amour, la mort et la mer

2001

Chapitre 1

D'aussi loin qu'Amanda pouvait se souvenir, il n'y avait jamais eu qu'une seule pièce habitable dans la maison de sa mère. Elle n'aurait pas su dire combien il y avait de pièces en tout, car elle ne les avait jamais comptées, et parce que la géographie de la maison lui était toujours demeurée obscure. Il ne lui arrivait d'ailleurs que rarement d'être envoyée en mission à travers la forêt de meubles et de parois.

Amanda, disait sa mère, j'ai besoin d'une toute petite boîte en bois, peinte en mauve, qui doit se trouver dans la chambre des mousses, dans le grand buffet argenté de l'oncle Pierre, qui est tout au fond, sur ta droite. Tu déplaceras la pile de planches qui est devant la porte du bas, et tu donneras un petit coup sec pour l'ouvrir parce que cette fichue porte est branlante depuis que cette imbécile d'Alexandra l'a cassée en faisant du vélo – Dieu sait combien d'heures ton oncle a essayé de la réparer, mais c'est toujours comme ça, on ne répare jamais ce qu'on préfère – et la petite boîte mauve devrait se promener par-là, à moins qu'elle ne soit dans le tiroir du haut, mais alors tu devras remettre la pile de planches et grimper dessus, parce que tu n'es pas beaucoup plus grande que moi et je n'ai jamais réussi à l'atteindre.

Amanda, en général, et ce malgré la pléthore d'informations, n'arrivait jamais à trouver la petite boîte mauve, ou le petit vase de cristal, ou le petit morceau de ruban vert foncé ; et sa mère lui disait toujours :

Tu es comme était ton père – toujours à réclamer de l'aide, jamais fichue de retrouver quelque chose. Mathilde aussi était comme ça. « Madame, Madame », elle m'appelait toutes les deux minutes, « je n'arrive pas à ranger le saladier, je ne trouve pas l'éponge »... Un jour je lui ai dit : « Ma petite Mathilde, si vous étiez sur une île déserte, vous seriez bien obligée de vous débrouiller toute seule. »

La pièce, l'unique, qui constituait le cœur essentiel de la maison, et que la mère appelait « le salon », bien qu'elle servît à tous les usages, était presque aussi encombrée que

les autres, mais comportait deux axes entièrement déblayés, qui reliaient la porte à la cheminée, et la cheminée jusqu'aux lits au fond de la pièce.

La mère, bien qu'elle fût parfaitement valide, se déplaçait fort peu, et restait le plus souvent assise dans son fauteuil, qui faisait corps avec l'entassement des choses, mais qui était opportunément placé vers la cheminée, à la croisée des deux chemins. Cette position permettait à la mère de se tenir constamment au chaud, de s'occuper du feu, et de contrôler les allées et venues éventuelles d'Amanda et du chat.

Celui-ci, depuis sa plus tendre jeunesse, avait développé des stratégies fort complexes pour se soustraire à sa tyrannie. Amanda l'avait souvent observé ; il guettait de longues heures le moment d'assoupissement de la mère où il pouvait atteindre la porte sans se faire remarquer ; ou bien il contournait, escaladait et sautait des obstacles insensés pour couper à travers les choses. Amanda n'avait jamais compris pourquoi il ne passait pas, comme elle, par le chemin normal, car la mère ne le tapait jamais, et même, disait parfois qu'il était beau. Mais le chat manifestait une grande aversion pour elle, et ne l'approchait qu'acculé, les poils hérissés et les oreilles en arrière. Qu'il passât ici ou ailleurs importait d'ailleurs assez peu, car ce qu'il faisait tomber n'était jamais ramassé.

Amanda se souvenait qu'un jour, alors qu'elle était toute petite, peut-être même encore bébé, une femme était venue, telle un grand courant d'air, et avait essayé de faire changer l'immuable. Elle ne savait pas qui c'était, mais elle revoyait très nettement la profanation des choses – la femme attrapait les boîtes, les flacons, les livres, les morceaux de tissu, les jouets cassés, les albums, les bouts de bois, les petites meubles à roulettes, les papiers, les couvercles sans pot, les pots sans couvercle, les assiettes ébréchées, les bibelots sans nom et sans nombre, les bouchons, les ficelles, les vêtements, les tabourets. Et au fur et à mesure que les choses étaient jetées dehors, la mère devenait de plus en plus pâle, jusqu'à ce qu'on se rendît compte qu'elle perdait tout son sang. On arrêta brusquement le tremblement de terre pour s'occuper

d'elle ; on craignait un cancer, une fausse couche, mais elle dit seulement « *Rendez-moi mes choses* », et dès que, affolée, la femme eut tout rentré, la mère reprit des couleurs et se déclara convalescente.

Depuis ce jour, personne n'essaya plus jamais de débarrasser la maison, et Amanda grandit dans le fatras sacré, sans lequel la mère n'était plus la mère, et ne pouvait pas vivre.

Lorsqu'elle n'épluchait pas les pommes de terre et qu'elle s'était acquittée du ménage quotidien (qui consistait à faire les lits, balayer les chemins, épousseter le fauteuil et nettoyer l'âtre sur lequel elles mangeaient), la mère parlait. Des heures durant, immobile, avec une volubilité toujours égale. Elle racontait des histoires de son enfance, de sa jeunesse, de son mariage, de ses deux filles, des histoires du village, des histoires de ses parents, de ses amis et de ses bonnes ; c'était comme un énorme livre dont le vent feuilletait les pages, une bible vivante, pleine de douleurs et d'enseignements, de vie, de mort, de détails et de légendes... Amanda pensait que tous les objets de la maison avaient une histoire, et que sa mère les connaissait toutes, et cela l'emplissait de respect et de crainte.

Mais ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était que sa mère lui parle de sa propre enfance.

Quand tu es née, je me souviens exactement du jour, c'était le jour de l'anniversaire de ton père. Il fêtait ses cent ans, tu te rends compte ? et tout le monde croyait que tu n'étais pas de lui, mais moi je te le jure sur la tête de ta sœur, tu es sa fille aussi bien que la mienne et je n'ai jamais trompé mon mari. Il était si contente que tu naisses – enfanter dans son vieil âge est un don du ciel, je te le dis, et mon dieu, comme j'ai rajeuni cette année-là ! – eh bien ce jour là il est venu nous rejoindre et, paix à son âme, pour la seule et unique fois de sa vie, il a oublié de fermer la porte à clef. Le pauvre homme, lui qui la vérifiait sans cesse, parfois plusieurs fois avant de se coucher, ce jour-là il était trop heureux et il a laissé la porte grande ouverte. Ta sœur n'était pas là, je l'avais laissée à la voisine, ton père ne pouvait pas s'en occuper, et c'est ce jour-là qu'on nous a volé tout ce que nous avions.

Mais je vais trop vite, il ne le savait pas encore quand il est arrivé, et quand il t'a vue, je n'ai jamais vu d'homme aussi heureux. Eh bien, Amanda, tu me croiras si tu veux, mais il pourrait en témoigner; s'il était encore là, tu n'étais qu'un tout petit tas de chair avec ta drôle de bouille et tes yeux qui changeaient de couleur constamment, mais tu lui as parlé ! Aussi vrai que je te vois, ma fille, tu es née en sachant parler; je ne peux pas te dire par quel prodige mais il y a bien des choses qu'on ne peut expliquer, et les premiers mots que tu lui as dits, c'est, je m'en souviendrai toute ma vie : « Papa, ce n'est pas grave qu'on soit pauvre. »

A ce moment de l'histoire, la mère s'arrêtait toujours quelques instants, avant de conclure :
Tu as toujours été si intelligente, Amanda, et ta sœur a toujours été si jolie.

Chapitre 2

La mère, en vertu du fait que, de son propre avis, « *Amanda était née aussi mûre qu'un adulte* », l'avait retirée de l'école quelques jours après la rentrée. L'institutrice du village n'avait d'ailleurs posé aucun problème à sa radiation, parce qu'Amanda faisait peur à ses camarades, avec ses yeux qui changeaient de couleur, et lui faisait encore plus peur à elle, avec ses remarques étranges et son insatiable soif de compréhension.

Amanda, qui n'avait que cinq ans, lui avait donné des conseils pédagogiques d'une pertinence diabolique, et lui avait expliqué par le menu les raisons pour lesquelles tel enfant n'écoutait pas, ou ne comprenait pas, ou frappait sans cesse les petites filles avec des tresses... toutes prédictions qui se vérifièrent, et dont la pénétrante sagacité perturbait la pauvre femme, qui se mit à douter de tout ce qu'elle disait, et finit par être incapable de reconnaître avec certitude les lettres de l'alphabet.

Bref, Amanda fit à l'école un séjour éclair, et cessa dès lors tout commerce avec les enfants de son âge. Elle prit l'habitude de rendre visite aux parents, pendant les heures d'école, ainsi qu'aux commerçants, aux vieillards, aux opérés et aux jeunes mariés du village. Elle arrivait,

avec ses grands yeux assortis à l'humeur de ses hôtes, calme et sage comme une irréaliste divinité domestique, et sa seule présence déclenchait quelque chose que les gens ne s'expliquaient pas. Les secrets se révélaient d'eux-mêmes, les larmes s'écoulaient toutes seules, et les langues déliées racontaient, à n'en plus finir, des histoires terrifiantes, amères, mélancoliques, sans que rien ne puisse les contrôler.

Amanda les écoutait tous avec une patience infinie, elle souriait et pleurait parfois en partageant leurs peines, puis elle les réconfortait de son mieux et leur montrait ce qu'ils ne voyaient pas, et leur expliquait ce qu'ils ne comprenaient pas, avec une telle délicatesse qu'ils en restaient souvent muets de gratitude. Mais elle ne parlait jamais d'elle-même, et les dames, soulagées et les yeux rougis, la regardaient s'éloigner sur le pas de leur porte. Parfois, pour la remercier, les villageois lui donnaient à manger, ou lui offraient de menus trésors qu'elle enfouissait dans les poches de sa robe.

Le soir, Amanda rentrait chez sa mère qui l'attendait au coin du feu, dans la pénombre pleine de formes indistinctes. Amanda lui faisait un baiser sur le front, et s'asseyait à ses pieds. La mère lui souriait, se réinstallait confortablement dans son fauteuil, et lui disait :

- Alors, ma fille, quoi de neuf ?

Et Amanda lui racontait toutes les histoires qu'elle avait apprises, et que la mère, avec gourmandise, assemblait avec ses souvenirs comme les pièces d'un puzzle.

- Le curé n'était pas bien du tout, aujourd'hui. Il a encore fait un cauchemar sur son père, et commence à se demander s'il n'a pas raté sa vie en s'efforçant de croire à un Père parfait. Je lui ai dit qu'il avait accompli de bonnes choses dans sa paroisse, et que peu importaient les raisons qui m'y avaient poussé, mais il s'est mis à pleurer et m'a confessé qu'il pensait sans cesse à Lydia. Je lui ai dit qu'il n'était pas coupable.

- Et les Martin, ils se sont réconciliés ?

- Oui. Irène a suivi mon conseil et ils ont parlé hier jusqu'à trois heures du matin. Jacques ne savait pas à quel point cette histoire de chaussures l'avait bouleversée, il s'est excusé et tout est rentré dans l'ordre.
- Ah, quelle cruche cette Irène... J'imagine que son fils a encore cassé quelque chose pendant la nuit ?
- Oui, la canne en bois des Indes que son père adorait. Tu sais, je ne lui en ai pas parlé parce que je ne suis pas sûre, mais je crois de moins en moins à cette histoire de somnambulisme.
- Tu crois qu'il le ferait exprès ?
- Et pourquoi pas ? Cela lui permet de se venger de son père en toute impunité.
- Ce que les gosses sont retors ! Les parents sont bien loin d'imaginer à quel point.
- J'ai aussi vu Marie, qui a enfin pris sa décision de quitter le village...
- Ah !
- ...et la vieille Jeanne, qui m'a demandé de tes nouvelles, et qui se plaignait de son ventre. Elle est toujours aussi butée quant au fait de refuser le médecin – elle dit que ce sont tous des charognards – mais elle m'a laissé la palper, et j'ai bien l'impression que c'est une hernie. J'irai voir le docteur demain pour lui parler d'elle.

Et ainsi se passaient quelques heures de bavardages ; le chat rentrait au coucher du soleil, fatigué par les errances de sa journée, et, après avoir miaulé avec véhémence pour obtenir sa pitance, il se blottissait contre le corps d'Amanda, oubliant à son contact les rigueurs de la route, les aboiements de chiens et les mauvaises rencontres.

Chapitre 3

Il y avait deux choses qu'Amanda faisait tous les matins, à l'aube, dans le plus grand secret. Tout d'abord, elle sortait de la maison sur la pointe des pieds et allait rendre visite à son père. Elle traversait le village endormi, les pieds nus même par temps de neige – car elle avait remarqué que lorsqu'elle marchait les pieds nus, ses pas ne laissaient jamais aucune empreinte. Son déplacement impondérable et presque invisible la conduisait par delà l'église, au fond du vieux cimetière, où elle assistait toujours avec un sourire à l'éveil des écureuils et des oiseaux. Là, elle poussait délicatement la porte du caveau, fermait les yeux pour s'imprégner de l'odeur de pierre froide et de poussière, puis elle descendait doucement dans la crypte.

- Amanda, ma petite ? murmurait toujours la voix lointaine et essoufflée de son père. Amanda, à ces mots, comme si elle craignait chaque matin de ne pas l'entendre, souriait dans l'ombre, et un rayon de soleil entra à cet instant précis par le soupirail encombré de verdure, et une jolie lumière nacrée baignait le fond du tombeau. Le père d'Amanda reposait sur son lit de pierre, les yeux mi-clos, le souffle court, mais rayonnant de la joie de la voir. Il restait beaucoup silencieux, mais il souriait et des larmes d'amour pur coulaient parfois de ses yeux vitreux.

- Amanda, ma petite lumière...

Elle commençait par chasser les araignées qui avaient élu domicile sur son costume fané, puis elle soulevait délicatement sa tête et tapait doucement son oreiller de capitons ; parfois même, elle apportait une paire de ciseaux et lui coupait les cheveux – Amanda avait toujours su que les cheveux des morts continuaient à pousser, c'était d'ailleurs l'une des premières choses qu'elle avait dites aux autres enfants le jour de son unique rentrée scolaire.

Enfin, elle s'asseyait au pied du cercueil, et prenait dans sa main la vieille main noueuse et sans force. Cette étreinte pouvait durer jusqu'à une heure- ils restaient ainsi, presque parfaitement immobiles, dans une étrange communion. Amanda ne se sentait jamais aussi religieusement vivante qu'en ces moments, lorsque le chant des oiseaux et le bruissement des feuillages leur parvenaient du dehors, dans cette miraculeuse suspension du temps où chaque variation de lumière était d'une violente beauté.

Lorsqu'il sentait venir la fin de sa visite, son père lui demandait toujours de chanter pour lui. Et Amanda, qui ne chantait jamais pour personne d'autre, puisait au fond d'elle la voix la plus pure, et les mélodies qui jaillissaient de sa bouche résonnaient sublimement dans le caveau, réduisant au silence les oiseaux surpris et pleins d'admiration.

Alors son père relâchait l'étreinte de sa main, et Amanda ne le regardait jamais en cet instant, car il ne faut jamais regarder les gens mourir. Le soleil abandonnait la crypte, et quelques instants plus tard, elle l'abandonnait aussi.

Elle aurait aimé partager son secret avec les vivants – leur dire que la mort est un exil – mais une obscure sagesse lui ordonnait de se taire, et la convainquait que seuls les enfants, les fous et les anges, devaient réconforter les morts.

Le second secret d'Amanda entourait la manière dont elle se lavait – car elle ne se lavait pas dans la mer, comme le croyaient tous les villageois qui avaient le nez assez fin pour remarquer qu'elle sentait toujours le sel et l'horizon – mais avec le vent.

En sortant du cimetière, elle rejoignait la falaise, après avoir jeté un œil sur le sommeil agité du curé par la fenêtre du presbytère, et regardé sur l'écran de ses paupières closes les images de ses cauchemars. Là, au bord de l'océan sans fin, dans le vertige et les nuées de mouettes, elle enlevait ses vêtements, et, quel que fût le temps, se laissait enivrer par le bruit du ressac et la lumière glorieuse du matin sur la mer. Peu à peu, les courants aériens la décollaient du sol, et elle se mettait à tourner de plus en plus vite, mêlant ses éclats de rire à ceux des oiseaux

marins qui la frôlaient, pour jouer, de leurs grandes ailes blanches. Elle n'arrivait pas vraiment à diriger son vol, mais il n'y avait en elle aucune peur, car elle savait que le hasard ne faisait jamais de mal aux créatures légères – et, de fait, le vent la déposait tous les matins, à côté de sa chemise blanche, les cheveux emmêlés et les yeux pleins de lumière. Son corps transpercé par la fraîcheur et battu d'embruns était aussi propre que celui des sirènes, créatures auxquelles Amanda rêvait souvent, mais qui, comme chacun sait, n'existent que dans les rêves.

Chapitre 4

Nous étions riches, disait la mère, nous vivions comme des princes. D'ailleurs ta sœur était habillée comme une petite princesse – je revois encore son petit costume en velours rose, avec un gros galon doré... et ses boucles blondes qui s'échappaient de son chapeau, et ses petits souliers blancs... Elle était si jolie, tout le monde se retournait sur son passage – c'est ainsi qu'agit la beauté, personne n'y peut rien. Le jour de sa naissance, déjà, elle était merveilleuse, le médecin n'avait jamais vu ça, tout l'hôpital s'est déplacé pour la voir – tu sais, comme les Rois Mages, et tout le monde a déposé quelque chose dans son berceau. Je ne peux pas t'expliquer, Amanda, c'est quelque chose qu'on ressent, mais quand elle ouvrait ses grands yeux bleus, c'était comme si le monde entier avait embelli. Je restais des heures à la regarder, à la faire sourire – ton père adorait ça, la faire sourire – elle avait un sourire qui aurait attendri un monstre. C'était une grâce qu'elle vous faisait, une grâce – j'en ai encore les larmes aux yeux rien que d'y penser...

- Tu as dit que vous étiez riches ?

Oh oui, ça, nous l'étions. tu as peut-être du mal à te l'imaginer, mais nous avions belle allure, ton père et moi, quand nous allions chez la Comtesse – cette pimêche ne nous a pas donné

un centime quand nous avons été ruinés, qu'importe, elle brûle en enfer – et nous dansions des valse sans fin. J'aimais tant le parfum de ces étoffes chères, de ces cuirs délicats (je crois que j'ai tout donné à ta sœur, je n'aurais pas eu le cœur de les garder ici, quand on est pauvre cela ne sert à rien de ressasser ses souvenirs). Je portais des colliers de souveraine, des pendants d'oreille dont chaque gemme aurait pu payer cette maison ; ton père était si généreux, tout ce qu'il avait, il me l'offrait, ça, je ne peux pas me plaindre, j'ai été très gâtée. Nous avons même une voiture, à l'époque, avec deux petits chevaux blancs – c'était ta sœur qui voulait des chevaux blancs, je ne sais plus dans quel conte elle avait lu cela.

- Et quand je suis née ?

Quand tu es née, Amanda – Dieu ! quel jour étrange, je crois que les étoiles devaient être en désordre dans le ciel – ton père, paix à son âme, lui qui veillait toujours sur la maison avec un soin jaloux, a oublié de fermer la porte. Et quand nous sommes rentrés avec toi, les voleurs avaient tout pris. Les fourrures, les diamants, l'argenterie, tout, tout, absolument tout. Je m'en souviens comme si c'était hier, j'étais debout au milieu du salon, avec toi dans les bras, et je regardais ce désastre – ton père nous a prises dans ses bras, et j'ai su que nous avions un trésor encore plus précieux, nous t'avions toi, Amanda. Tu nous as sauvés du désespoir.

- Et Miranda ?

Elle était chez la voisine, Dieu bénisse cette femme, c'est fou ce qu'elle a pu nous rendre comme services, et toujours avec le sourire – il faut dire que ton père n'était pas ingrat. Eh bien ta sœur est revenue le lendemain, la pauvre enfant. Je lui ai dit : « Miranda, c'est une malédiction d'avoir tout reçu et de devoir tout rendre, mais tu dois être courageuse. » Le jour-même, nous avons rassemblé tous ses vêtements pour les échanger chez le fripier contre d'autres plus modestes. Ce chacal, il a fait une sacrée affaire, ce jour-là, mais nous n'étions pas habitués à marchander, tu comprends, c'est une habitude tellement vulgaire. Je ne voulais

pas que ma fille porte des soies rapiécées ou des capelines trop petites – il n’y a rien de pire qu’un enfant fagoté avec des beaux vêtements qui ne lui vont plus, et qu’on est trop pauvre pour remplacer. Eh bien, le croiras-tu ? Ta sœur était presque encore plus belle dans ses robes plus simples – la vraie beauté est comme ça, elle n’a pas besoin d’artifices.

Quand elle était vêtue de laine, personne ne pouvait plus prétendre que les gosses de riches sont beaux, parce que sa beauté apparaissait telle quelle, exactement comme Dieu l’avait faite.

La pauvre, je me souviens du spectacle de l’école, l’année d’après... L’institutrice avait racheté toutes les affaires de Miranda chez ce chacal de fripier, et ta sœur a vu toutes ses affreuses petites camarades déguisées dans ses habits de tous les jours. Les malheureuses étaient vilaines comme tout, elles avaient l’air de l’as de pique, car l’habit ne fait pas le moine, Amanda, et il ne suffit pas de porter une belle robe, encore faut-il avoir l’élégance naturelle pour la porter... Et ça, crois-moi, ça ne s’achète pas chez le fripier. Enfin, Miranda est partie au milieu du spectacle, ton père l’a raccompagnée, et moi, parbleu, je suis allée voir cette idiote d’institutrice à la fin. Je lui ai dit : « Ma petite dame, votre spectacle n’avait ni queue ni tête, ça encore, je m’y attendais, mais vous avez infligé à une enfant qui a tout perdu du jour au lendemain une claque qu’elle n’est pas près d’oublier. Vous déshonorez votre profession. »

Et je suis partie. Tu te rappelles, Amanda, comme elle était bête ? J’ai bien entendu qu’elle se mettait à pleurer devant toute la bande de parents béats – je me demande encore maintenant comment ils pouvaient être fiers de leurs petites horreurs ?- mais j’avais encore ma dignité, moi, ce n’est pas une question d’argent, et je peux t’assurer que je suis partie la tête haute.

Chapitre 5

Une fois par an, le jour de son anniversaire, la mère forçait Amanda à se regarder dans un miroir. « *Amanda, je sais que tu n'aimes pas ça, mais il faut prendre sur toi. On ne peut pas vivre sa vie sans savoir à quoi on ressemble – j'ai toujours pensé qu'il était important de s'accepter tel qu'on est.* »

Amanda savait qu'il était inutile d'essayer de se soustraire à ce rituel, et partait, avec résignation, en expédition au premier étage, accompagnée du chat que cette entorse à la coutume rendait chaque année hystérique. Elle prenait à deux mains le grand miroir de sa sœur – un bel objet en fer forgé, peint en blanc – en faisant attention à ne pas croiser son reflet, et elle le redescendait avec difficulté dans le salon, depuis lequel sa mère, exceptionnellement debout, lui criait des recommandations de prudence, *pour éviter sept ans de malheur*. Dès qu'elle était en bas, sa mère le lui prenait des mains, l'essuyait avec un chiffon, et le disposait contre un meuble, au bord du chemin, dans un rayon de soleil.

Alors Amanda s'approchait du miroir, et, solennellement, regardait son reflet. Ce qu'elle voyait dans la glace la surprenait toujours. En fait, Amanda ne se représentait jamais elle-même, et il lui était perturbant de se rendre compte qu'elle avait un corps matériel identifiable et caractérisé.

Ses cheveux, par exemple, était roux sombre, longs, légèrement ondulés et toujours emmêlés. Sa peau était très blanche, avec des taches de rousseur et de nombreux grains de beauté. Son corps était mince, avec de très petits poignets et des chevilles très fines, ses doigts nus étaient effilés et griffés, ses vêtements étaient sans couleur et sans forme, et son visage – elle ne savait pas quoi dire de son visage. Elle aurait pu en détailler les éléments : les sourcils noirs, les cernes, les lèvres minces, mais cela n'aurait rien rendu de l'impression étrange que faisaient ses yeux. Ses yeux retenaient l'attention de manière tyrannique, et rendaient presque

impossible de regarder autre chose dans son visage. Ses yeux qui passaient du noir au doré, du vert au violet, du brun au gris en l'espace d'un battement de cils, et dont l'expression, elle, ne changeait presque jamais...

- Je suis étrange, concluait-elle toujours.

La mère haussait les épaules.

- *Fais-toi un sourire, au moins, tu as un sourire très agréable...*

Amanda bougeait les lèvres mais cela ne changeait rien.

- *Allez, disait la mère, il n'y a pas que la beauté qui compte...*

C'est étrange, quand même, qu'ils ne soient jamais bleus.

Ils passent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et pas une fois je ne les ai vus bleus. Tu comprends pourquoi, toi ?

Amanda haussait les épaules et commençait à ranger le miroir. Elle ajoutait, parfois, avec un agacement et une mauvaise foi qui surprenaient sa mère :

- Tu es bizarre, Maman, tu ne te demandes jamais pourquoi mes yeux changent de couleur, et la seule question que tu te poses, c'est pourquoi ils ne sont pas bleus.

La mère n'avait jamais compris pourquoi la petite était toujours de si mauvaise humeur le jour de son anniversaire, ni pourquoi d'ailleurs elle était si susceptible quand on lui parlait de ses yeux.

Chapitre 6

Il y avait, en général, une période difficile pour l'ensemble du village aux alentours de Noël. Une nervosité particulière, une recrudescence des cauchemars, insomnies et maux de tête, un taux élevé de disputes conjugales et de fessées et un nombre anormal de soucoupes cassées, de verres renversés, de rendez-vous manqués et de clés perdues, en étaient les signes

annonciateurs. Puis les gens, fatigués par leurs insomnies, contrariés par les bleus qu'ils s'étaient faits en se cognant, devenaient méchants, et se disaient des paroles abominables – cela culminait, bien sûr, le soir de Noël, où les familles exaspérées s'entredéchiraient autour d'un festin brûlé. Enfin venait une morose accalmie – blessés, les villageois esseulés s'enfermaient dans leur tanière, et devenaient mutiques et mélancoliques. C'était le temps de la rancune et du remords, qui rongeaient le village comme deux gros vers dans le fruit. Et puis le remords finissait par dévorer la rancune, et tout rentrait dans l'ordre.

Une seule personne voyait arriver Noël avec sa candeur enfantine, une seule personne s'exaltait des jours à l'avance et décorait le sapin en chantonnant, et cette personne était la mère d'Amanda.

Depuis plusieurs années en effet, Miranda ne venait voir sa mère que pour les fêtes de Noël, car elle habitait fort loin du village, dans un pays dont ni Amanda ni sa mère ne connaissait le nom. Elle avait été enlevée à sa pauvreté et à sa nostalgie, bien des années auparavant, par un homme fortuné, qui ne comprenait pas comment Miranda avait survécu dans cette chaumière obscure – elle qui était née pour recevoir et pour paraître. Il concevait la vie comme une éternelle succession de caprices, où peu de choses réelles avaient leur place, et le village, le salon encombré, la mère et la dérangeante petite sœur de Miranda faisaient partie de ces réalités qu'il lui était impossible de supporter, et qu'il niait, donc, avec un certain succès.

Miranda arrivait le jour du solstice d'hiver, et repartait deux jours avant la nouvelle année. La seule prévision de sa présence plongeait la mère d'Amanda dans des transports délicieux ; elle réfléchissait à ce qu'elle allait lui donner, lui dire, lui faire à manger ; elle trépignait d'impatience et de joie, et passait des journées entières à fouiller des boîtes et des tiroirs pour trouver quelque chose à lui offrir.

« Ce n'est pas très facile de faire un présent à Miranda, parce qu'elle a déjà tout ce que l'argent peut offrir, mais je sais qu'il y a des choses auxquelles elle tient – tiens, ce grand

livre d'images saintes, là, elle le feuilletait sans cesse lorsqu'elle était petite. Ah, Amanda, c'est revivre que de la revoir, pourquoi donc est-ce qu'elle a été s'enticher de cet homme-là ? Oh, tu me diras, il n'a pas que des défauts, c'est un homme brillant et bien élevé, mais, vois-tu, je trouve qu'il l'enferme. Miranda ne le montre peut-être pas, mais elle a toujours été très attachée à sa famille, et mon cœur de mère sent qu'elle souffre beaucoup de son exil.

Amanda savait que sa sœur se moquait éperdument du livre d'images saintes, et qu'elle supportait mal de demeurer dans la poussière et l'obscurité pendant toute une semaine, mais elle n'avait jamais voulu ouvrir les yeux de sa mère sur ce chapitre, car elle ne voulait pas lui faire de mal, et elle savait depuis longtemps que toutes les illusions ne sont pas bonnes à perdre.

« Comme tu dois être contente de la revoir, Amanda ! Oh bien sûr vous ne vous ressemblez pas beaucoup, et vous avez une grande différence d'âge, mais c'est important une sœur.

- Miranda ne me parle pas beaucoup, se hasardait Amanda.

C'est à toi de l'appivoiser, voyons. Tu sais, ce n'est pas elle qui fera l'effort d'aller vers toi – tu es une mioche pour elle, et puis, elle a toujours été si belle qu'elle, 'a jamais eu besoin de faire d'effort pour plaire. Mais ça ne veut pas dire qu'elle ne s'intéresse pas aux autres – je suis sûre qu'elle t'aime beaucoup, Amanda. Tu es sa petite sœur.

- Peut-être.

Et commençait une longue période où la mère ne parlait plus que d'elle, ne pensait plus qu'à elle, préparait tout pour elle, et Amanda sentait monter en elle une marée de silence. Au caveau, auprès de son père, elle pleurait plutôt que de chanter, et elle suspendait toutes ses autres visites. S'il lui arrivait de croiser des villageois lors de ses promenades solitaires, sa mauvaise humeur les laissait pantois.

- Alors, Amanda, on ne te voit plus ?

- Fichez-moi la paix.

- Amanda, ne fais pas ces yeux noirs !
- Qu'est-ce qu'ils ont encore, mes yeux, vous voulez peut-être que je me les crève ?
- Amanda, je voudrais te parler d'un problème...
- Parlez-en à quelqu'un d'autre.

Le curé, avec un air discret et plein de compassion, expliquait à voix basse à ses paroissiens que la petite était païenne, et que la période de Noël lui était néfaste, mais qu'elle serait quand même acceptée au paradis. Les villageois, sceptiques et inquiets, admettaient sa théorie à défaut d'en avoir une autre, et essayaient tant bien que mal de se débrouiller tous seuls.

Le seul être, alors, qui trouvait encore grâce aux yeux étranges d'Amanda était le chat. Il ne se rendait nullement compte de ce privilège, et, avec l'ingratitude propre à son espèce, il était même en cette période particulièrement hautain et capricieux...

Rien n'était capable d'arrêter le cours des choses, et chaque année, Amanda se laissait emporter par le silence, sans résistance, et sans que personne ne lui tende la main. Peut-être savait-elle que la vague la ramènerait saine et sauve sur le rivage.

Chapitre 7

Depuis le jour de son mariage, Miranda portait un parfum capiteux qui donnait à Amanda des migraines violentes et imprévisibles. Lorsqu'elle était là, Amanda se tenait souvent derrière elle, et, à travers les nausées et les élancements de douleur, elle portait sur sa mère un œil amer et sans pitié.

Car le spectacle, pour Amanda, n'était pas les yeux, ni les cheveux, ni les velours et les satins de sa sœur – le spectacle était sa mère, sa mère transfigurée, irradiant une maladroite affection, sa mère minaudant comme une jeune fille amoureuse, sa mère riant aux éclats, et la

prenant à parti – elle, Amanda, pour raconter une anecdote qui faisait sourire Miranda, et qui portait Amanda au comble du malaise.

Et puis, événement étrange et dérogatoire, la mère demandait interminablement à Miranda, par mille questions détournées qui manifestaient la réelle profondeur de son intérêt, si elle était heureuse. Et Miranda s’animait pour parler de sa vie, des petites maladies de son mari, de la couleur de ses rideaux, de ses angoisses crépusculaires... La mère buvait tous ces détails avec avidité – Amanda songeait avec un peu de colère que chacune de ces histoires était destinée à être racontée par la mère une dizaine de fois d’ici à l’année d’après. Cette pensée ravivait sa migraine et l’effaçait encore un peu plus ; parfois, elle se laissait simplement aller au silence de sa douleur, et les voix des deux femmes devenaient alors de simples bourdonnements issus d’un autre monde, insignifiants et futiles, dont elle perdait peu à peu conscience...

Chapitre 8

Il y avait, à l’autre bout du village, une belle maison isolée au milieu d’un jardin toujours fleuri. On pouvait entrevoir, à travers les grilles noires et brillantes, un univers ordonné et immobile, où les fleurs ne poussaient pas dans les allées, où l’utile et le décoratif, patiemment tenus à leur place, ne débordaient pas l’un sur l’autre. Amanda ne connaissait pas bien cette famille, bien qu’elle eût fugitivement été dans la classe du second fils de la maison, Hans. Pourtant, elle s’attardait souvent devant les grilles lustrées, et écoutait le formidable silence qui venait de la maison. Il lui semblait que l’on devait y parler avec parcimonie et à mi-voix.

Il y avait eu un jour de grand fracas, pourtant, lorsque Hans, à peine sorti de l’enfance, avait quitté la famille sans même prendre quelques affaires. Il y avait eu les sanglots ininterrompus

de la mère, et la colère froide du père, et la voix de Hans qui répétait qu'ils ne pouvaient pas vivre sous le même toit ni même dans le même monde. Cela s'était terminé avant que quiconque ait cru à la réalité de ce qui s'était passé, Hans avait traversé le jardin et avait poussé la grille noire une dernière fois, et, l'instant d'après, il n'était plus là. Le père avait monté les étages quatre à quatre et l'avait regardé s'éloigner par la fenêtre – s'éloigner pour rejoindre la grève, où l'attendait le vieux voilier qu'il avait restauré pendant des mois. Il avait regardé, sans voix, le bateau prendre le large. Cela lui avait semblé durer un temps infini.

Puis les sanglots de la mère et la colère du père s'étaient pétrifiés, et il n'était plus resté que le silence. Le frère aîné de Hans avait cherché vainement des paroles encourageantes, puis s'était replié sur l'attitude générale. Ce soir-là, personne n'avait soufflé mot pendant le souper.

Hans revenait de temps en temps ; il envoyait une lettre ou passait un coup de téléphone quelques jours avant.

Lorsqu'il poussait la grille noire, il voyait toujours ses deux parents qui l'attendaient en contrebas de la maison, au bout l'allée. Figés, lui à gauche, elle à droite, ils le regardaient progresser vers eux sans dire un mot, lui très impénétrable, elle avec un sourire plein d'expressions diverses, qui allaient de la joie au reproche. Hans avait toujours envie de les serrer dans ses bras quand il poussait la grille, et cette envie lui était toujours passée au moment où il les atteignait au bout de l'allée. Il embrassait sa mère sans effusion, et serrait la main de son père, et par ce geste rituel, ils retrouvaient tous les trois le ton de leurs relations originelles. Hans rêvait parfois d'un retour différent ; ses parents se précipitant dehors et courant à sa rencontre. Mais il enfouissait ce mirage au plus profond de lui.

- Tu as fait un voyage ? demandait le père.
- Oui, merci.

La mère passait alors maladroitement la main sur sa tête et disait en souriant :

- Regarde-moi ces cheveux, on dirait un sauvage.

Hans souriait, et anticipait l'arrivée de son frère en levant la tête. Celui-ci sortait alors de la maison, rasé de près, élégant dans sa chemise encore tiède du repassage, avec un sourire bienveillant.

- Salut, petit frère.

Et tous rentraient à l'intérieur. Hans s'enquêrait des derniers changements survenus dans la maison, et de l'état de l'entreprise que son père et son frère co-dirigeaient. Son frère répondait à ses questions avec professionnalisme, puis l'invitait à passer à table.

La vision de la table agaçait toujours Hans.

- Ce n'était pas la peine de vous donner tout ce mal et de sortir l'argenterie, disait-il.
- Ce n'est pas si souvent que nous sommes tous réunis, disait la mère.
- Ne contrarie pas ta mère, disait le père, elle n'a pas dormi de la nuit à l'idée de te revoir.

Hans, déjà tendu, se forçait à sourire, et s'asseyait. Il restait en général quelques minutes seul à table, devant la profusion de porcelaine et d'argent, tandis que les trois autres s'affairaient entre la table et la cuisine dans un cliquetis d'ustensiles.

- Je ne suis pas au restaurant, disait-il. Mais personne ne lui répondait.

Enfin, l'entrée arrivait, et tout le monde prenait place. La mère sortait en général un paquet de sous la table et le tendait à Hans.

- Tiens, mon grand.

Hans ouvrait le paquet, et y découvrait un costume de ville ou une sacoche en cuir. Il se demandait ce qu'il allait faire de ça, et disait :

- Merci beaucoup, c'est très gentil. Mais il ne fallait pas, ce n'est pas mon anniversaire.

- Bon appétit, disait le père un peu sèchement, et les fourchettes obéissantes se mettaient à tinter.

Quelques minutes passaient dans la fuite des regards, puis le frère aîné de Hans complimentait sa mère sur le repas.

- Alors, Hans, où as-tu été ? demandait le père.

A cette question, la mémoire de Hans s'emplissait d'images bleues et de sensations de vitesse, d'escales inattendues, de rivages.

- Où je vais n'a pas tellement d'importance, commençait-il, ce que j'aime, c'est de me réveiller sur l'eau en ne sachant pas où je suis, et de pouvoir accoster librement sur la première plage que j'aperçois...

La mère regardait fixement son assiette, et le frère hochait la tête un peu tristement.

- Est-ce que tu comptes bientôt t'arrêter ? demandait le père, et Hans comprenait qu'ils ne comprenaient rien.
- M'arrêter ? répétait Hans. J'étais justement en train de vous dire que...
- Mais tu ne vas pas faire ça toute ta vie, quand même ? suppliait la mère.
- Je n'en sais rien, répondait Hans, peut-être que je me noierai demain, peut-être que je m'installerai à terre dans dix ans, peut-être que je naviguerai encore quand je serai un vieillard.

La mère, qui avait fait beaucoup d'efforts jusque là, ne pouvait plus se contenir, et ses yeux maquillés commençaient à pleurer.

Alors, comme si les larmes de son épouse lui conféraient une légitimité supplémentaire pour s'adresser à son fils, le père commençait le discours que Hans connaissait par cœur.

« Je t'ai déjà montré la maison où j'ai grandi, Hans. Je n'ai pas eu la même enfance que vous. Je n'avais pas l'électricité, ni l'eau courante, et nous nous entassions tous dans la même pièce parce que c'était la seule où nous avions chaud. Je n'ai pas eu la chance d'aller

à l'école comme toi, Hans. Je n'étais pas parmi les deux élèves de la classe qui avaient leur certificat d'études. Et le jour où j'ai essuyé cet échec, Hans, j'ai su qu'il me faudrait travailler plus dur que les autres pour obtenir ce que je voulais. Quand nous nous sommes mariés, je n'avais pas grand chose à offrir à ta mère, et nous avons dû nous contenter d'une seule pièce jusqu'à ce que ton frère ait trois ans. Nous nous sommes privés, Hans, nous avons travaillé sans compter. Je rentrais si tard le soir que parfois ta mère dormait déjà... Et tu sais ce qui me faisait tenir, Hans ? Tu sais pourquoi je le faisais ?

- Oh oui, je le sais, Papa, répondait Hans sombrement. Je le sais parce que tu me l'as répété toute mon enfance. Tu le faisais pour que tes fils grandissent dans une belle maison et ne connaissent pas ta misère.
- *Où as-tu grandi, Hans ?*
- Dans une belle maison, et je n'ai pas connu les coins de cheminée où on s'entasse pour avoir chaud. Je n'ai connu qu'une maison vide et un père absent.
- Comment peux-tu être aussi ingrat ? demandait la mère. Nous qui avons tout fait pour nos enfants, crois-tu que nous l'aurions fait si nous avions su que tu finirais comme un vagabond ?

Hans sentait la colère le prendre – la même colère que son père, la seule colère qu'il connaissait, la colère froide.

- Ce n'est pas de ma faute si vous avez tout sacrifié dans un contrat de dupes.
- Hans ! le sommait son père. Tu dépasses les bornes !
- Oui, le bravait Hans en se levant, je dépasse les bornes, je n'aime pas les frontières, c'est d'ailleurs pour cela que je vis sur la mer et pas dans cette maison étriquée.

Il laissait le costume, à peine déballé, sur la chaise, et, après un regard embarrassé à son frère, il passait à nouveau la porte d'entrée. Le père, blême, murmurait :

- C'est la dernière fois que tu nous fais cette comédie, Hans.

La mère, dont les larmes redoublaient à chaque fois qu'elle portait les yeux sur quelque chose – l'entrée à peine touchée, la porcelaine, la silhouette de Hans – s'effondrait dans les bras de son aîné.

Et le fracas du départ de Hans se renouvelait ainsi à chaque fois qu'il revenait. Puis le voilier disparaissait à l'horizon, et le silence revenait dans la maison comme un brouillard.

Chapitre 9

La première fois que Hans aperçut Amanda, il se crut la proie d'une vision. C'était une aube pure, une de ces aubes qui semblent dissoudre les ténèbres à tout jamais. Hans se dirigeait vers la côté natale, et son voilier voguait dans la lumière multicolore, comme si la mer s'était transmuée en une pure clarté.

Il ferma les yeux quelques instants pour éprouver la douceur du mouvement, pour entendre les frissons de l'eau sous la caresse de l'étrave. Et lorsqu'il les rouvrit, là, tout en haut des falaises encore bleuissantes, il vit un corps nu, nimbé de brume et de lumière, un corps surgi de la nuit ou de la terre, un corps qui naissait avec le jour.

Hans, tout d'abord, ne voulut rien faire qui risquât de dissiper l'illusion, mais lorsqu'il vit le corps s'élever et voler pendant plusieurs minutes, lorsqu'il entendit les mouettes et remarqua les volutes des cheveux qui tournoyaient, il s'autorisa à croire à la réalité de ce qu'il voyait, et saisit d'une main tremblante sa longue-vue.

C'était une jeune fille merveilleusement belle qui dansait, sans pesanteur, au-dessus de l'eau. Ses cheveux roux s'emmêlaient dans les rayons et les filaments de nuages ; sa peau blanche luisait de l'éclat salé des embruns ; et ses yeux incroyables projetaient tout autour d'elle des lueurs mouvantes... Amanda, songea-t-il, car il avait reconnu dans son regard celui

de l'étrange et toute petite fille qui l'avait si profondément marqué lors de son entrée à la grande école.

Il la revit encore, quelques mois plus tard, juste après Noël, alors qu'il revenait à son voilier après son habituelle et fracassante visite familiale. En arrivant sous la grève où son voilier, à demi échoué, attendait la marée, il vit d'abord les longs cheveux roux qui traînaient dans le sable . Puis il vit le reste du corps d'Amanda, allongé sur le sol, dans une robe terne et froissée. Il ne pouvait voir son visage car elle regardait vers la mer, si près du rivage que ses mains rougies par le froid se faisaient lécher par les vagues.

Il s'approcha. Le bruit de l'eau et la tendresse du sable étouffèrent ses pas, et il fut bientôt tout près d'elle, sans qu'elle le vît. Ses grands yeux gris étaient ouverts sur un inaccessible horizon ; sur ses joues, des grains de sable étaient balayés par des larmes noires.

Hans s'accroupit et passa la main devant les yeux d'Amanda. Elle ne sursauta pas, mais le dévisagea avec étonnement.

- Bonjour Amanda. Est-ce que tu te souviens de moi ?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment.

- Tu habitais la belle maison silencieuse, dit-elle. Tu t'appelles Hans.

Il s'assit, mais elle ne releva toujours pas la tête. Des mèches de cheveux, au gré du vent, se posaient sur son visage, mais elle ne les retirait pas.

- Il fait froid, fit-il observer. Tu ne devrais pas rester ici.
- Je m'en fiche, dit-elle, et elle ferma les yeux.

Hans hésita, car le corps d'Amanda, dont il se souvenait nu et volant, l'intimidait, puis il prit dans les siennes les mains mouillées d'Amanda et entreprit de les réchauffer.

- Pourquoi fais-tu cela ? demanda-t-elle.
- Parce que je ne veux pas que tu aies mal. Qu'est-ce que tu faisais ici ?

- Je regardais la mer. Je regarde souvent la mer couchée sur le sable, parce qu'on voit l'horizon vertical.

Hans sourit.

- L'horizon est une des plus belles choses au monde. Mais tu ne m'as pas dit pourquoi tu pleurais.

Amanda haussa les épaules.

- Je ne sais pas.
- Peut-être que tu pleurais parce que tu étais triste ?

A ces mots, les yeux d'Amanda s'emplirent de larmes noires, et Hans eut envie de sourire.

- La mer va redescendre, dit Hans. Je vais bientôt devoir partir.

Amanda regarda le voilier.

- Tu es heureux, sur la mer ? demanda-t-elle.
- Non, répondit-il au bout d'un long moment. Mais je suis libre.

Amanda parut réfléchir un instant.

- Libre, répéta-t-elle. Je ne sais même pas ce que ce mot veut dire.

Hans ne répondit pas, mais il souriait en montant dans son bateau pour le préparer au départ.

Amanda se leva et le regarda longuement. Quand il fut prêt à mettre à la voile, il lui cria :

- Je t'ai vue dans le ciel, Amanda, tu volais avec les oiseaux. Et tu étais plus libre que n'importe qui sur cette terre !

Amanda ressentit à ces mots une faiblesse délicieuse et violente. Le bateau commençait à s'éloigner, et elle ne savait pas quoi faire ou quoi dire pour le retenir.

- Tu m'emmèneras, un jour ? cria-t-elle.
- Je te le promets ! répondit-il, mais sa voix déjà se perdait dans le vent.

Amanda se retourna et courut jusque chez elle, en proie à une exaltation étourdissante. Elle se sentait belle à en perdre la raison ; belle dans un monde dont l'harmonie cachée avait fini par éclater ; comme si une nouvelle dimension de l'espace s'était ouverte, comme si un pouvoir surnaturel lui donnait la maîtrise du temps et des choses, comme si le sang qui coulait dans ses veines avait triomphé de la mort, comme si la douleur n'avait plus d'importance ni de sens sous la lumière aveuglante de son bonheur.

A seize ans, Amanda était tombée amoureuse, brutalement et sans concession, comme on naît et comme on meurt.

Chapitre 10

Lorsqu'elle rentra chez elle, cependant , la pénombre était là, épaisse, et tout l'azur qu'elle avait en elle se comprima en un coin de son esprit. La mère était écroulée dans son fauteuil, la tête baissée, et pleurait doucement. Des bribes de Miranda flottaient encore dans la maison, mais elle n'était plus nulle part, et son absence immense accablait la vieille femme.

- Où étais-tu, Amanda ?
- Au village, dit-elle.

La mère avait renoncé à parler. Amanda regarda ses yeux éteints, ses mains qui cherchaient en vain à étreindre, elle écouta le bruit de sa respiration torturée, et elle ressentit une pitié indicible.

- Ton père me manque, murmura la mère.

Amanda avait envie de pleurer, mais elle attisa le feu et s'agenouilla tendrement aux pieds de sa mère.

- Miranda reviendra l'année prochaine, dit-elle.

La mère se força à sourire.

- Et puis toi tu es là, articula-t-elle.

Amanda songea involontairement au voilier de Hans tout en s'efforçant de sourire à sa mère, et une autre tristesse, plus profonde que la pitié, s'empara d'elle.

La soirée fut longue et morte ; la mère, comme chaque année, traversait un désert intérieur d'où elle ne parvenait même plus à s'exprimer. Amanda s'occupa d'elle et lui fit à manger ; mais elles ne mangèrent presque pas l'une et l'autre. Amanda ne cessait de voir Hans, et le bonheur qu'elle en éprouvait s'accompagnait de la honte, terrible et indépassable, de sa trahison à venir.

Chapitre 11

Le lendemain fut un de ces beaux jours d'hiver, blanc et bleu, au parfum pur. La mère, qui ne se laissait jamais aller longtemps au vague de l'âme, se réveillerait tout à l'heure plus forte que la veille. Amanda ignorait si sa mère était de marbre, et laissait les émotions couler à sa surface, ou s'il y avait en elle quelque chose de fragile, de rongé, qui encaissait les coups à la place de la façade. Quoiqu'il en fût elle n'en saurait probablement jamais rien ; la mère ne s'effondrerait pas, ne laisserait jamais un œil pénétrer son énigme intérieure. En la regardant dormir, paisible, aux petites heures de l'aube, Amanda ne savait pas quoi en penser. De tous les êtres qu'elle connaissait, sa mère était celui qu'elle comprenait le moins.

Amanda sortit furtivement, les pieds nus, dans la virginité absolvante du matin et de la neige. La brûlure du froid sur sa peau lui donnait une acuité de perception et de conscience particulière ; elle frissonnait mais se sentait ardente, fervente, traversée par une lumière vive. Elle se plaisait d'ordinaire à songer qu'elle était l'âme de ce village endormi, sa mémoire. Mais aujourd'hui elle était une âme volage qui rêvait de quitter sa gangue, et le village désert, ses ruelles bancales, ses pierres usées par la vie de toutes ces familles qui y avaient posé leurs mains, tout cela lui apparaissait comme une dépouille que la neige avait ensevelie. Amanda avait hâte de se retrouver devant la mer.

Le cimetière était recouvert d'une brume légère, dont surgissaient les croix et les branches immobiles. Elle descendit dans le caveau, s'emplit les poumons de sa fraîcheur et de son ombre, et guetta la voix tant aimée.

- Amanda ?

Elle sourit, et le soleil fidèle entra par le soupirail.

Son père était là, à son éternelle place, le visage éternellement fatigué et les yeux éternellement humides et bienveillants. Comme chaque matin, Amanda se précipita à son chevet.

Il n'y avait rien d'aussi émouvant que ces pauvres retrouvailles, qui avaient chaque jour l'intensité d'un adieu. C'était une émotion qui n'avait pas de mots, qui ne pouvait pas en avoir, une émotion qu'Amanda ne savait exprimer que par la pression de sa main. Elle resta là longtemps. Le père, en sa paralysie, exprimait tout par son regard, et c'était un cercle invincible que cet amour qui circulait depuis ses yeux à lui jusqu'à sa main à elle, un cercle qu'elle ne voudrait jamais rompre – le cercle de la vie qu'elle rendait à celui qui la lui avait donnée.

Le temps passa, et, dans le même effort souriant et surhumain qu'il faisait chaque matin pour rester avec elle, le père lui demanda de chanter.

Chapitre 12

Tout comme l'eau lave la poussière et dissout les taches, le vent et le ciel lavèrent l'âme d'Amanda de sa honte et de son angoisse, pour n'y laisser qu'un bonheur resplendissant. Lorsque, alanguie par l'exaltation du vol, saoulée par la sensation infinie de vivre, elle redescendit sur terre et se baissa pour ramasser sa chemise blanche, elle crut voir à l'horizon la promesse d'un bateau, et l'allégresse lui fit monter les larmes aux yeux.

Elle décida de retourner faire ses visites (qu'elle avait interrompues trois semaines auparavant), et commença par la première maison, celle d'Hélène.

La jeune femme ouvrit la porte et se réjouit de voir Amanda, puis une expression inhabituelle envahit son visage.

- Comme tu es belle, Amanda !

Amanda sourit, et Hélène fronça les sourcils.

- Tes yeux sont différents, continua-t-elle.

Mais elle fut coupée par le tourbillon des petites filles qui dévalaient l'escalier à la rencontre d'Amanda, qui l'embrassaient de toutes parts et lui racontaient dans le désordre le plus absolu un très grand nombre d'anecdotes obscures, qu'Amanda parut comprendre suffisamment pour les commenter brièvement. Puis elles repartirent comme elles étaient venues, dans un essaim de rires et de mouvements gracieux, et Amanda se retrouva face à Hélène.

- Comment vas-tu ? demanda Amanda.

- C'est à toi qu'il faut poser la question, dit Hélène gravement.

Amanda fut un peu surprise, mais elle se rendit compte qu'elle avait envie de parler d'elle, d'exprimer ses métamorphoses, et elle se laissa aller.

- Je suis amoureuse, dit-elle rêveusement. J'ai l'impression d'être vivante pour la première fois, d'être portée par mon destin, d'être libérée de toute la tristesse du monde...

Hélène souriait maladroitement, et dit « Je suis contente pour toi. », mais Amanda savait qu'elle mentait. Elle s'arrêta de parler. Elle hésita à jouer la comédie, à faire semblant d'être toujours attentive et disponible, à écouter patiemment l'écheveau du malheur qui ne la touchait plus. Mais ce qui vibrait en elle était trop puissant, et elle abandonna Hélène sans avoir donné ce qu'on attendait d'elle, sans même en concevoir la moindre culpabilité. Et Hélène se sentit plus seule, ce jour-là, qu'aucun autre jour depuis bien longtemps.

Le soir, les gens du village, pour la première fois, parlèrent d'Amanda. Elle était distraite, elle

n'était plus la même, elle n'écoutait que d'une oreille. Cela ne durerait pas, le chagrin venait toujours après l'amour, il fallait bien qu'elle passe par là. On était partagé entre l'inavouable rancune que son bonheur provoquait, et la pitié pour le désenchantement qui l'attendait. Personne ne crut à ce qu'elle disait ; Amanda ne pouvait pas devenir la femme de quelqu'un ; Amanda ne pouvait pas les abandonner à eux-mêmes.

De tout cela, Amanda avait une conscience aiguë et détachée. Elle était habituée à être la seule à savoir – et ce qu'elle savait, c'était qu'ils se révoltaient tous en vain contre une machine indestructible, celle-là même qui allait l'unir à Hans et la sauver.

Chapitre 13

Amanda alla retrouver le jeune homme, sur le rivage, un peu avant le crépuscule.

Il l'attendait dans son voilier et la regarda s'approcher en souriant.

- J'espérais que tu viendrais, dit-il.

Dans l'assourdissement de son cœur battant, Amanda répondit :

- Je t'ai vu arriver, ce matin, j'étais tellement heureuse...

Il sauta hors du bateau et lui tendit un paquet.

- C'est un cadeau ? demanda-t-elle en riant.
- Je veux que tu rentres chez ta mère, et que tu l'ouvres là-bas. Et demain, à l'aube, je t'attendrai ici.

Amanda parut triste.

- Hans, je crois que je ne suis pas prête à partir, dit-elle.

Il sourit.

- Je sais. J'attendrai que tu sois prête. Tu n'auras qu'un mot à dire, et nous voguerons vers l'horizon.

Amanda avait les yeux verts et si brillants qu'on pouvait la croire au bord des larmes.

- Pourquoi sommes-nous si amoureux ? murmura-t-elle.

Il dégagea, doucement, les cheveux d'Amanda de son visage, et embrassa ses paupières.

- Comment ne serais-je pas amoureux de toi ? dit-il. Tu es si belle, avec tes yeux d'arc-en-ciel, si improbable, si libre et si sauvage... Tu es tout ce que j'aime en ce monde.

Amanda souriait et pleurait à la fois ; le visage de Hans était si près du sien qu'elle pouvait sentir son souffle ; elle se sentait proche de l'éblouissement et du vertige, comme lorsque le vent la soulevait. Ils s'embrassèrent jusqu'à ce que le soleil soit couché, relevant parfois les yeux pour contempler les déchirures de lumière dans la nuit. Puis Amanda partit en courant.

Chapitre 14

Méfie-toi des hommes, Amanda, disait la mère. Rares sont ceux qui demeurent tels qu'on les a rencontrés. Ils sont amoureux, ils sont charmants, ils t'offrent des cadeaux – à propos, je me demande bien ce qu'il y a dans ce paquet, pourquoi tu ne veux pas l'ouvrir ? – et puis un jour ils se lassent, et si tu as été trop sotte pour tout leur sacrifier, eh bien, tu n'as plus que tes yeux pour pleurer.

Regarde Miranda, crois-tu qu'elle soit heureuse ? Flanquée de cet olibrius qui change d'avis comme de chemise et la fait tourner comme une girouette depuis le matin jusqu'au soir ? Oh ça, elle en a, de jolies choses, mais je te dis qu'elle aurait mieux fait de se casser la jambe plutôt que de l'épouser. La malheureuse, elle est piégée maintenant, elle ne sait rien faire de ses dix doigts. Oh, les filles sont bien bêtes de tomber en pâmoison devant le premier matou qui les regarde – elles devraient être un peu moins vaniteuses et réfléchir à deux fois. Regarde Irène, regarde Hélène, regarde Estelle : tu les connais, pourtant, c'est dans ton sein qu'elles viennent pleurnicher. Ne va pas croire qu'elles sont différentes de toi. Elles aussi, elles ont eu

seize ans, elles aussi, elles sont tombées amoureuses. Et tu vois où ça les a menées ? Irène passe son temps à faire le ménage et à s'occuper des enfants, Hélène fait l'infirmière de jour et de nuit pour calmer son mari, et Estelle est cocue jusqu'au bout des ongles.

Amanda ne comprenait pas l'acharnement de sa mère.

- Et toi, Maman, tu as été aimée.

La mère n'avait pas d'argument à opposer à cela – l'amour passionné, fidèle et constant qu'elle avait reçu de son mari était l'un des orgueils de sa vie.

Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Amanda ? Oui, bien sûr, j'ai eu cet immense privilège, ton père m'a adorée jusqu'à sa mort - et Dieu m'est témoin que je le lui ai rendu – il n'a jamais regardé une autre femme et ne s'est jamais lassé. Mais c'est une exception, Amanda, ma vie est une exception. Par un miracle j'ai dû échapper à la règle commune.

Amanda secoua la tête.

C'est une véritable tristesse, crois-moi, que de voir toutes ces gamines intelligentes, dégourdies et soi-disant libérées, qui se soumettent aussi sagement que leurs grand-mères. Les mêmes, Amanda, les mêmes qui à treize ans n'en faisaient qu'à leur tête et envoyaient tout le monde sur les roses – les mêmes se mettent à répéter bêtement les discours de leurs hommes, à s'habiller comme ils veulent et à congédier les gens qui leur déplaisent... Nom d'une pipe, c'est quand même affligeant. Amanda, tu as toujours été intelligente et indépendante, tu ne vas pas, toi aussi, te mettre à bêler devant un homme ?

- Un jour, dit Amanda sous forme de défi, je partirai avec lui sur son voilier.

La mère n'était pas en colère ; elle semblait disserter d'un sujet politique.

- *Et que feras-tu, tête de linotte, toi qui n'as jamais daigné apprendre à nager, si tout à coup ça ne va plus ?*

- Je me noierai, dit calmement Amanda.

- *Et comment est-ce que vous allez vivre ? Oh ! Les jeunes filles sont agaçantes, mon dieu, elles croient toujours qu'on peut vivre d'amour et d'eau fraîche, on dirait que c'est hormonal.*
- Maman, tout ce que tu pourras dire ne changera rien – parce que ma vie aussi, vois-tu, sera une exception.

La mère hochait la tête, comme si elle s'était acquittée par son discours d'une sorte de devoir, puis elle eut un sourire espiègle.

- *Alors, tu l'ouvres, ce paquet ?*

Amanda se demanda comment sa mère pouvait être aussi légère après toutes ses funestes prophéties ; elle avait envie de lui répondre que personne, pas même elle, n'avait le droit de lui asséner des discours qu'elle-même n'avait jamais assénés à personne, que personne n'avait le droit de désespérer de son bonheur à elle, mais toutes ces paroles se perdaient dans l'intense curiosité qu'elle éprouvait pour le paquet. Après tout, sa mère, et le village derrière elle, n'étaient que des fantômes qui essayaient de l'effrayer pour ne pas s'évanouir eux-mêmes, il n'y avait que deux choses bien réelles dans cette pièce, elle-même, et le cadeau de Hans qui lui brûlait les mains et provoquait un étrange resserrement dans sa poitrine.

Amanda regarda sa mère, haussa les épaules, et emporta le paquet jusqu'à son lit.

- Tu me montreras ? demanda la mère.
- Oui, oui, dit Amanda machinalement.

Le papier qui recouvrait le cadeau était épais et doux, d'un bleu lavande un peu désuet. Amanda caressa lentement sa surface, qui ne lui opposait pas de résistance, et dans laquelle les doigts pouvaient s'enfoncer. Puis elle saisit le ruban doré, et, toujours aussi lentement, le dénoua. Le papier, sensuel comme un vêtement dégrafé, à-demi enlevé, qui s'attarde sur un corps nu, s'attardait sur le cadeau. Puis Amanda fut prise de fièvre et l'arracha.

Il y avait une masse lourde de velours vert sombre, qui enveloppait elle-même des objets plus petits. Les mains tremblantes d'Amanda se frayèrent un chemin – le velours vert, éclatant, était une robe – et découvrirent une petite bouteille emplie de sable blanc, et une boîte gravée de runes et d'arabesques, qui contenait un rouleau de papier blanc. Amanda sourit, elle passa le papier devant la lumière du feu et vit par transparence les courbes d'une belle écriture noire.

« Et tous les cadeaux à venir qu'aucune bouteille ne pourra contenir – toute la lumière du ciel, toute la liberté de notre voyage et toute la perfection de l'horizon ; et mon amour jusqu'à ma mort, déposé sur chacun de tes jours. »

Personne ne put le voir, mais les yeux d'Amanda, lorsqu'elle lut ces lignes, eurent les couleurs et la luminosité particulières d'une aurore sur la mer.

Chapitre 15

Il ne s'est pas moqué de toi, Amanda, regarde-moi ce velours ! Je ne crois pas en avoir vu d'aussi épais – tu peux me croire, tu n'auras pas froid. C'est une drôle de tenue pour faire du bateau, tu en conviendras, mais après tout, il faut bien un peu de fantaisie... Tu es drôle, comme ça, on dirait une dame d'autrefois – ça, je l'ai toujours dit, Amanda, l'élégance est intemporelle. »

Amanda n'entendait pas sa mère.

Elle n'avait d'yeux que pour son reflet, son lumineux reflet vert et or, dont les yeux, pour la première fois ne lui semblaient pas choquants. Elle reconnaissait à peine ses cheveux roux sombre emmêlés et sa peau blanche, ses yeux calmes s'étaient assortis à la robe et gardaient leur vert profond ; elle se voyait comme pour la première fois, surgie d'une enluminure ou d'un conte de fées, dans l'étoffe douce et riche qui lui serrait la taille et mourait à ses pieds.

Elle s’amusa pendant plusieurs minutes à faire des mouvements du bras – car les manches, étroites jusqu’aux coudes, s’évasaient vers les poignets.

Le lendemain matin, ce fut ainsi vêtue, et les pieds nus, qu’elle alla se recueillir auprès de son père, et qu’elle se dirigea ensuite, le cœur serré par un excès de sentiment, vers la plage. Hans l’attendait et elle courut à sa rencontre, freinée par le velours qui glissait sur le sable et lui caressait les chevilles. Il lui prit les mains et la fit tourner autour de lui, dans une sincère admiration.

- Comme tu es belle !

Et le compliment la rendit plus belle encore.

- Qu’allons-nous faire aujourd’hui ? demanda-t-elle.

Il l’embrassa tellement, avant de lui répondre, qu’elle finit par oublier sa question. Peu importait ce qu’ils feraient, tout ce qui importait était qu’ils fussent seuls et ensemble.

- Je suis sûr que tu ne connais rien de la lande et des collines, dit Hans.

Amanda secoua la tête.

- Je ne connais rien du monde, dit-elle simplement.

- Lorsque j’étais enfant, je faisais l’école buissonnière et je m’évadais dans la nature. Je connais chaque recoin de ce pays.

- Moi, je connais les recoins dans le cœur des gens. Je n’allais pas à l’école non plus, mais je n’ai fait que ça pendant tout ce temps : lire dans leurs cœurs, toute la journée.

Hans aimait tout ce qu’elle disait, tout ce qu’elle faisait, chaque mouvement de son corps, chaque sourire ; il avait cet air émerveillé et constamment surpris des bonheurs inattendus. Il souriait comme un homme à qui la chance vient de faire une insigne faveur. Il l’emmena à travers des sentiers difficiles et secrets, s’éloignant de la mer, pénétrant plus avant sous le couvert des arbres, jusqu’au pied d’une petite colline couverte de bruyère. Ils parlèrent peu,

durant cette promenade, mais leurs regards, leurs mains, leurs bouches s'étreignaient sans cesse au hasard de la marche.

- Il y a en haut de cette colline un petit miracle pour toi.

Amanda se pressa pour voir. Là, entre des rochers profondément enfoncés dans le sol, un tout petit plan d'eau exhalait une vapeur légère.

- C'est une source d'eau chaude, dit-il.

Amanda sourit.

- Tu es venu souvent ici ? dit-elle en regardant tout autour, arrêtant son regard sur la mer, au-delà des arbres de la plaine.
- Oui.
- Tu as déjà emmené quelqu'un ici ? demanda-t-elle avec une petite pointe d'inquiétude jalouse qui amusa Hans/
- Non, jamais personne ne m'a paru digne de ce sanctuaire.

Elle parut immensément soulagée et se pendit à son cou.

- Tu m'emmèneras dans tous les lieux que tu as aimés ?

Hans commença à défaire les boutons de sa robe.

- Oui.

Elle n'avait plus rien à dire pour le moment, et se laissa aller à la main douce et déjà familière qui la mettait à nu. Puis elle entra dans l'eau, toujours souriante, ivre de la beauté du monde et de la douceur de la vie.

Hans, qui s'était mis derrière elle, lui lava les cheveux, le cou, les épaules, les bras, les doigts l'un après l'autre, puis baptisa ainsi, avec une extrême lenteur, une extrême ferveur, toutes les parties de son corps, embrassant ses orteils, son ventre, l'intérieur de ses coudes, ses paupières, comme pour lui dire qu'il l'aimait tout entière, dans sa limpide nudité.

Ils firent l'amour sans l'avoir décidé et sans pouvoir l'empêcher, et s'endormirent dans les bras l'un de l'autre, dans le jaillissement de la source.

Le même sourire flottait sur leurs lèvres humides et épuisées.

Chapitre 16

Lorsqu'ils retournèrent au village, Amanda était certaine qu'ils ne pourraient pas se quitter, et qu'il était temps pour elle de partir.

La mère ne parut pas surprise.

Que veux-tu que je te dise, Amanda ? Bien sûr je ne vais pas te féliciter pour ta précipitation, mais il faut bien que tu vives ta vie, et je suis bien placée pour savoir qu'on n'empêche pas de boire un âne qui a soif. Et puis je ne m'en fais pas, va, personne ne passe toute sa vie sur un bateau, et ça vous passera avant que ça me reprenne. Promets-moi quand même de faire bien attention si tu tombes enceinte – oh, ce n'est pas la peine de me faire tes yeux violets, je sais bien de quoi je parle – parce que vous êtes libres comme l'air tant que vous êtes deux, mais s'il y a un petit, c'est autre chose.

Bon, j'espère que tu n'auras pas froid avec ta robe en velours ; tu es sûre que tu ne veux pas mon vieux vison ?

Mon petit Hans, vous avez l'air amoureux fou, c'est plutôt sympathique, mais tâchez quand même d'être un peu raisonnable. Allez, ouste tous les deux, on ne va pas se dire au revoir pendant 107 ans ! »

Amanda prit sa mère dans ses bras et la laissa dans sa pénombre, parmi ses objets. Elle se demanda, émue, à qui elle allait bien pouvoir parler maintenant. La mère était tellement bavarde.

Le curé faillit s'effondrer en apprenant la nouvelle, mais sa bonté fut plus forte que sa tristesse et il trouva la ressource de bénir leur union. Non pas comme il l'aurait souhaité, devant les hommes, avec une robe blanche, des fleurs et des anneaux, mais quand même de tout son cœur. Il souhaitait sincèrement qu'Amanda soit heureuse.

« Tu as allégé les peines de ton prochain pendant si longtemps, Amanda. N'aie jamais honte de ton bonheur, et profite de ton plaisir, car ton âme est généreuse et les a bien mérités.

Hans, tu n'a jamais été très pieux, et je ne t'ai pas vu souvent au catéchisme. Mais ton regard est noble et tes actes sont purs. Je suis heureux que tu quittes enfin la solitude. »

Le reste du village fut plus hostile. On n'avait jamais compris Hans, qui n'avait jamais fait vraiment partie ni de sa famille, ni de son école, ni de la communauté en général. L'appel de l'infini, chez lui, était plus présent que les liens terrestres, et tout le monde lui en avait toujours voulu à cause de cela. Avaient-ils l'impression d'être méprisés ? Lui reprochaient-ils d'accomplir quelque chose qu'ils n'avaient jamais osé réaliser eux-mêmes ? Hans avait mis entre eux et lui une barrière d'écume et de silence, et voilà qu'aujourd'hui il emportait Amanda.

« Tu es folle », disaient les femmes à Amanda, « l'amour fou n'existe que dans les livres. »

Amanda se sentait blessée, mais elle souriait.

« Non », répétait-elle, « Les livres sont le modèle de la vie. »

Chapitre 17

Hans aurait voulu partir le plus vite possible, mais Amanda insista pour rendre encore deux visites, seule.

La première fut pour les parents de Hans. Elle sonna à la grille noire et pénétra pour la première fois dans cet extraordinaire jardin. Les parents l'attendaient au bas de la maison, lui à gauche, elle à droite. Ils regardaient, avec un étonnement désarmé, ce personnage qui faisait

intrusion dans leur jardin. Cette jeune fille costumée, qui évoquait à elle seule toutes les folles, toutes les actrices et toutes les empoisonneuses de l'Histoire, les regardait pourtant d'un air candide. Sa bienveillance était tellement flagrante, tellement lumineuse, qu'il leur était impossible de ne pas en tenir compte.

- Je voulais vous voir avant de partir, dit Amanda dès qu'elle fut assez proche.

Le père demeura silencieux, mais la politesse de la mère fut mécanique.

- Vous avez bien fait, mademoiselle. Vous voulez entrer ?
- Non, je vous remercie, je ne vais pas rester longtemps.

Elle les dévisagea, l'un après l'autre. Le père ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par ses yeux mordorés.

- Hans et moi, nous allons passer notre vie ensemble. Je vais être la mère de vos petits-enfants, alors, j'avais envie de vous connaître.

La mère fit un sourire gêné.

- Hans vous en a voulu, reprit Amanda doucement, mais il vous aime.

La mère avait des larmes prêtes à couler, dont Amanda ne voulait pas être témoin. Elle tendit la main au père, qui la serra en souriant. Puis elle embrassa la mère, qui restait figée dans son émotion et sa dignité, et qui lui murmura un remerciement.

Puis elle tourna les talons et s'éloigna. Lorsque le bruit de la grille eut fini de résonner, le père remarqua que ses pas n'avaient laissé aucune empreinte sur le gravier de l'allée.

Amanda retrouva Hans au vieux cimetière, et lui demanda de l'attendre. Il la vit descendre l'escalier du caveau de son père, et alluma une cigarette. Le sentiment d'être en partance, qu'il aimait par-dessus tout, était aujourd'hui démultiplié. Le monde entier s'offrait à eux ; ils s'enivreraient ensemble, à chaque instant, de sa beauté ; la chaleur des corps vaincrait le froid,

la transparence des paroles vaincrait l'angoisse, et il ne resterait plus que le désir immortel, le bonheur et la jouissance qu'ils se donneraient l'un à l'autre.

Il aimait Amanda, il l'avait toujours cherchée, et donnerait sa vie pour conserver son amour. Il la rendrait passionnément heureuse.

C'est ce qu'il songeait lorsqu'il la vit remonter des ténèbres. Son visage était défait et rougi, des hoquets violents la secouaient encore, sa bouche tremblait comme si elle était terrifiée. Elle se précipita vers lui quand elle le vit et sanglota un long moment contre lui. Elle essayait de parler, mais sa douleur étranglait toute cohérence et des cris inarticulés sortaient de sa gorge suffocante à la place des mots.

- Je l'ai regardé mourir, répétait-elle de loin en loin, et chaque fois en redoublant de sanglots.
- Chut, murmura-t-il. Mon orpheline.

Elle se calma sous la caresse douce et régulière dans ses cheveux, et finit par retrouver une respiration normale.

- Je suis là, murmura Hans, et je ne te quitterai jamais.

Elle dégagea sa tête pour le regarder. Ses traits avaient retrouvé leur limpidité.

« Je ne te quitterai jamais », répéta Hans, et un sourire inattendu, qui toucha Hans en plein cœur, rayonna brusquement sur ses lèvres tremblantes.

Chapitre 18

Les semaines qui suivirent furent les plus étranges et les plus belles de la vie d'Amanda, quelques semaines qui auraient suffi à illuminer toute une vie, et dont Amanda se souvenait comme d'un unique, d'un interminable crépuscule.

La mer les avait accueillis au sein de son insondable solitude, dans sa lumière du bout du monde, là où aucun événement extérieur ne pouvait survenir, très loin au-delà de leur propre

existence. Et ils s'étaient tenus en équilibre sur ce seuil, touchés par une même grâce, aussi longtemps que leur corps avait pu le supporter. Ils s'étaient aimés sans dormir, sans parler de l'avenir, ignorant le froid et la nuit, dérivant sans but, au mépris de la raison, pour vivre sans concession l'instant d'éternité qui leur était offert.

Ils n'avaient guère quitté le lit que Hans leur avait préparé, et Amanda se souvenait encore dans sa vieillesse de chaque détail de ce décor. Elle se souvenait de la couleur écru des couvertures, des bougies vacillantes qu'ils allumaient parfois la nuit, de l'odeur du bois et de la mer, des barres de bois au-dessus de leurs têtes qui laissaient apparaître entre elles des morceaux de nuit étoilée.

Ils avaient regardé et caressé leurs corps durant d'innombrables heures, où l'horizon se réduisait à la courbe de leur chair. Ils avaient hurlé de jouissance d'innombrables fois au milieu de leur désert magnifique. Ils avaient parlé sans pouvoir s'arrêter, comme si leurs âmes se mélangeaient dans la fluidité absolue de leur parole. Ils avaient contemplé, muets, la violente beauté du monde.

Et puis un matin, les mains d'Amanda se mirent à gercer, le vent se fit plus froid, et Hans songea pour la première fois à la navigation. Ils en parlèrent, et comme ils ne voulaient pas mourir, ils décidèrent ensemble d'abandonner leur dangereux rêve d'errance.

Ils se levèrent, se nourrirent, dormirent, travaillèrent à leur cap. Amanda, qui n'avait jamais touché de ses doigts que des visages humains, apprit à faire des nœuds, à hisser la voile, à soutenir un effort.

Ils ne portèrent jamais le deuil de ces semaines miraculeuses, car elles furent toujours présentes, à la manière d'une origine, entre elle et lui ; et, jusqu'à leur mort, il leur suffit de fermer les yeux pour revoir leur ciel immense, et de presser doucement sur leurs veines pour entendre à nouveau le rythme du ressac.

Chaque fois qu'ils firent l'amour, l'espace autour d'eux disparut, et le temps s'effondra, pour les laisser éblouis entre mer et ciel, à la croisée sans cesse perdue, et toujours retrouvée, de leurs deux infinis.

Chapitre 19

La Mère avait appris à vivre seule, dans la terrible dilatation d'un temps qui lui paraissait soudain inutile. Elle avait passé quelques jours sans parler, hébétée, s'endormant sans cesse dans la chaleur de l'âtre. Et puis un soir, le chat était revenu, couvert de poussière et de boue, miaulant avec véhémence pour quelque chose à manger, et sa parole retenue comme une respiration avait brusquement retrouvé son souffle.

Quelle idée, aussi, de traîner dehors par des temps pareils ! Non mais, regarde-toi ! Est-ce que je vais me rouler dans la boue, moi ? Oh, à mon âge, tu me diras, c'est plus rare, mais enfin quand même !

Oui, oui, ça vient, je vais te la donner, ta pâtée, ce n'est pas la peine de miauler à fendre l'âme. C'est bien des chats, ça : ils courent la campagne toute la journée, et quand ils reviennent, c'est pour vous assommer de reproches parce qu'ils ont faim ! Quelles sales bêtes, quand on y pense... Enfin, ce que j'en dis, moi, j'aime bien les chats quand même, tu le sais bien. Les chiens sont trop serviles, ça m'agace, toujours attentifs à ce que vous faites, jamais rassasiés d'affection, ce n'est pas pour moi. C'est vrai, ça, quand je les vois, toutes ces mémères avec leur affreuse bestiole qui bave et qui renifle partout, quand je les vois les embrasser sur le museau et trifouiller interminablement dans leur fourrure, ça m'indispose.

Et peut-on savoir où diable tu as été récolter une telle moisson de poussière ? Ah, regarde, tu fais quand même moins le fier depuis qu'Amanda est partie. Il n'y en avait que pour elle, et maintenant tu te souviens de mon existence comme par enchantement... Hé, hé, c'est la reconnaissance du ventre. Tiens, mon chat, arrête de miauler, voilà. Eh oui, la reconnaissance

du ventre. Allez, va, je ne t'en veux pas, tu es bien comme les hommes, tu vois midi à ta porte, je ne vais pas te jeter la pierre.

Alors, c'est bon ? Oh, mais quel goulu ! Je te préviens, je n'irai pas te taper dans le dos si tu t'étrangles ! Là, doucement, ce n'est pas parce que tu te goinfres que tu en auras davantage.

Le chat, une fois rassasié, fut assez reconnaissant pour se plonger dans une toilette complète sous les yeux de la Mère, qui trouva là matière à de multiples commentaires et digressions. Puis, comme ses genoux étaient recouverts d'une laine qu'il appréciait particulièrement, et idéalement placés par rapport au feu, il décida d'enterrer la hache de guerre, et sauta délicatement sur elle. Tandis qu'il cherchait précautionneusement, en tournant sur lui-même, la position de sommeil idéale, la Mère souriait, en songeant qu'elle aimait bien le bruit du ronronnement.

Chapitre 20

Le printemps approchait, et les jours se faisaient plus chauds. Hans emmena Amanda dans tous les endroits où il s'était réfugié par le passé ; de minuscules îles qui se couvraient de fleurs, des criques où il s'amusait à escalader les rochers, d'ombrageuses pinèdes où on rebondissait sur le sol, des petits ports oubliés dont les habitants nonchalants semblaient éternellement en vacances.

Les yeux d'Amanda se gorgeaient d'images et de couleurs nouvelles, et son corps de sensations. Chaque escale était une fête ; Hans prenait toujours dans un coffret quelques billets froissés, qu'ils dépensaient avec insouciance. Ils s'achetaient des glaces, ils s'asseyaient à des terrasses désertes pour boire du chocolat en écoutant les oiseaux. Hans offrit à Amanda une robe d'été, une bague, et un appeau qui imitait le cri des mouettes.

Le soir, ils remontaient épuisés à bord du voilier, et déballaient leurs provisions à la lumière des bougies. Chaque nouveau départ était un nouvel enchantement, chaque lendemain une nouvelle promesse, et s'ils s'endormaient sereins, serrés l'un contre l'autre, bercés par le clapotis perpétuel qui était devenu l'étoffe même du silence.

L'aube les réveillait souvent, et leur journée commençait alors par le spectacle démesuré et virginal de la lumière. Chaque matin était l'aube du monde. Chaque émerveillement était le premier. Chaque victoire du jour sur la nuit était à célébrer.

Ils faisaient l'amour, entretenaient le bateau, se poursuivaient en riant, calculaient leur trajectoire, et parlaient de tout ce qui leur passait par la tête.

Hans réussit à convaincre Amanda d'apprendre à nager, et, malgré sa peur de la mer, elle s'en remit à lui. Ils se baignaient au soleil du zénith, pendant quelques minutes délicieuses et glacées ; et parfois, en sortant de l'eau, Amanda chantait.

Chapitre 21

Parfois, sans raison, un doute lancinant, impérieux comme un symptôme, surgissait en Amanda. Elle ne savait pas comment ; imprévisiblement, sa voix intérieure changeait de ton, et commençait son harcèlement.

Tout doit finir, disait la voix, diaboliquement familière, les hommes sont ainsi faits. Déjà son amour est moins fort, demain il s'éteindra. Regarde, regarde-le. Il ne se rend même pas compte que tu as peur. T'a-t-il dit que tu étais belle aujourd'hui ? Hier il te le disait sans cesse. Ton corps le lasse, ses yeux se sont ouverts sur ta médiocrité. Tu es comme toutes les autres filles qui sont passées dans sa vie, un feu de paille. Demain il aimera à nouveau pour la première fois, et piétinera jusqu'à ton souvenir.

Que croyais-tu serrer ?

Alors les yeux d'Amanda devenaient d'un brun sombre. Elle allait chercher Hans, hagarde, et lui demandait d'une voix plaintive :

- Tu m'aimes encore ?

Hans levait la tête, piqué, et se heurtait à son regard métamorphosé.

- Pourquoi as-tu ces yeux bruns ? disait-il un peu durement.

Ecoute comme il te parle, disait la voix de glace, s'il t'aimait vraiment il te prendrait dans ses bras.

Amanda, plus désemparée qu'une toute petite fille, commençait invariablement à pleurer.

- Pourquoi tu ne me prends pas dans tes bras ? suppliait-elle.

Certains jours, Hans était assez fort pour lui obéir ; d'autres fois, il se laissait submerger par la révolte que lui inspiraient ces larmes.

- Pourquoi faut-il que tu pleures ? demandait-il. Qu'est-ce que j'ai fait ?

Que t'avais-je dit ? ricanait la voix. Il se moque bien de ta souffrance, il n'y a que la sienne qui l'intéresse.

Amanda se recroquevillait dans un coin du bateau et sanglotait. Hans ne savait pas quoi faire, pas quoi dire, il ne comprenait pas que le bonheur bascule soudain dans la douleur ; il était en colère contre Amanda, contre toutes les femmes qui pleuraient, contre sa mère dont il avait fait couler tant de larmes sans jamais le faire exprès.

Alors le silence, comme un vent mauvais, fondait sur lui, diaboliquement familier.

Il s'allongeait sur le lit et restait immobile, plaqué au sol par une force écrasante, incapable de proférer un son. Chaque sanglot d'Amanda le paralysait un peu plus. Il ne voulait plus rien, n'espérait plus rien, sauf que tout s'arrête. Il se sentait mort.

Le temps passait, inhumain.

Amanda finissait par s'arrêter de pleurer lorsque la voix glaciale, satisfaite de son œuvre, s'évanouissait. Amanda courait alors vers Hans et s'agenouillait auprès de lui.

« Pardon », murmurait-elle en lui serrant la main. « Pardonne-moi, mon amour. »

Il serrait sa main à son tour, et ouvrait des yeux brisés.

« Je t'aime », disait-il.

Et leur bonheur, après l'éclipse, renaissait de ses cendres.

Chapitre 22

La Ville, dont Amanda caressait les contours sur la carte que Hans avait dépliée pour elle, avait cristallisé tout leur désir de destination. Hans décrivait le port immobile, la citadelle perchée, les ruelles tortueuses où se vendaient toutes les merveilles de l'univers, la place en forme de coquillage, le temple en ruines en haut de la falaise, le coucher du soleil à travers les colonnes, la foule joyeuse et changeante, les parcs et leurs fontaines de fleurs, la rumeur perpétuelle, l'exquise sensation du labyrinthe, les façades muettes des palais.

Ils la visiteraient jusqu'à la connaître par cœur, ils trouveraient, peut-être, un travail pour remplir leur coffret de billets, ils danseraient au son de ses violons, ils s'aimeraient à l'ombre de ses murs, et, lorsqu'ils voudraient revoir l'horizon pur et vide, ils s'en iraient.

Amanda faisait répéter à Hans tout ce qu'il lui avait décrit, et laissait flamboyer son imagination.

- Je suis si heureuse, disait-elle. Je suis sûre que dans toute l'histoire des hommes, depuis la nuit des temps, personne n'a été plus heureux que moi.

Hans souriait, et le vent qui gonflait les voiles s'emballait soudain, faisant glisser le voilier à une vitesse vertigineuse.

Chapitre 23

Ce fut également au printemps de cette année-là que Miranda, les traits tirés et les bras encombrés de bagages, revint au Village.

Elle apparut dans le contre-jour de la porte, et la Mère, dont les yeux avaient fini par deviner plutôt que de voir, s'écria :

Amanda ! Je savais que tu passerais me voir bientôt !

Miranda avait effectué un voyage long et pénible, elle avait fui la solitude de son mariage pour se réchauffer à l'âtre maternel, et là, au seuil de cette maison toute sombre, lorsqu'elle entendit sa Mère prononcer le nom de sa sœur, elle ne put s'empêcher d'éclater en sanglots.

- C'est moi, gémit-elle . Moi, Miranda...

La Mère, confuse, se leva de son fauteuil et alla jusqu'à elle.

- *Miranda, ma chérie, que t'arrive-t-il ?*

La jeune femme lâcha ses bagages par terre et la Mère, affolée, la prit maladroitement dans ses bras.

Miranda pleura pendant trois jours et trois nuits, ne s'arrêtant ni pour manger, ni pour dormir. Elle pleura jusqu'à vider ses yeux de leur bleu étincelant, jusqu'à dissoudre son visage. Peu de mots sortaient d'elle, et la Mère désespérée ne cessait de lui tenir la main en lui répétant :
« Si seulement ta sœur était là, Miranda, elle saurait quoi te dire, elle a toujours eu un don pour soulager ceux qui pleurent. Ma pauvre petite, tu avais l'air si heureuse, tu étais si belle, je n'aurais jamais imaginé que tu étais malheureuse... Tu n'aurais jamais dû te marier avec lui, Miranda, je n'ai jamais osé te le dire parce que je respectais ton choix, mais je ne l'ai jamais aimé. Les hommes sont pires que les enfants qui arrachent les ailes aux libellules – ils arrachent les ailes des anges, Miranda, ils gabouillent tout. Oh, quel gâchis, je te jure, regarde-moi dans quel état il t'a mise ! Pleure ma petite, ce sont des toxines que ton corps évacue, ça fait du bien de pleurer. Oui, les hommes sont comme ça – j'espère qu'il n'arrivera pas la même chose à ta sœur, Miranda. Je t'ai dit qu'elle était partie comme ça, avec ce jeune homme, sur son bateau ? Je suis inquiète pour elle, tu sais, j'espère qu'il est toujours aussi amoureux, elle serait si malheureuse si cela devait finir... »

Et Miranda, incapable de protester, pleurait de plus belle.

Chapitre 24

Comme Hans, Amanda avait toujours eu cette sensibilité particulière aux lieux et à leurs atmosphères qui permettent à certaines personnes d'abolir la frontière qui les sépare du monde. Enclins à la contemplation, à l'envoûtement, ils savaient abandonner leur volonté au profit du regard.

Amanda en avait fait l'expérience, de manière rituelle, dans le caveau de son père et sur le bord de sa falaise : ces lieux, comme des prières, étaient chargés pour elle d'une puissance d'évocation et de suggestion presque magique ; il lui suffisait de s'y rendre pour en subir le sortilège, et son âme docile n'avait qu'à se laisser aller pour y trouver le recueillement, le souvenir, la paix, qui se refusaient ailleurs.

A l'atmosphère enivrante du bateau, s'étaient ajoutées les découvertes ponctuelles de leurs escales – Amanda gardait de chacune un souvenir intense et vague comme un poème.

Et aujourd'hui, dans la Ville, elle était si émerveillée qu'elle en restait muette.

Chaque espace de la ville était un poème différent.

Chaque ruelle racontait sa propre histoire, de sombre assassinat en rendez-vous secret, de silhouettes encapuchonnées en carrosses mystérieux ; chaque boutique décrivait à sa façon les cavernes merveilleuses et les trésors royaux ; chaque jardin chantait l'Eden et les Hespérides ; chaque palais bruissait du froissement du velours et du cliquetis du fer ; chaque église s'ouvrait sur un requiem, ou un mariage féerique, ou un péché aveugle et sanglant ; chaque place était une gigantesque scène, un décor de pierre, de foule et de lumières, pour un théâtre vivant...

La main serrée dans celle de Hans, et le souffle coupé au même spectacle, Amanda découvrit en quelques heures la richesse du monde.

Hans lui dit par la suite qu'il n'avait jamais vu ses yeux changer de couleur aussi souvent, et avec autant de contraste, qu'en ce matin de mai.

Chapitre 25

Les jours qui suivirent, Hans et Amanda jouèrent avec la ville comme s'il se fût agi d'un instrument de musique leur permettant de décliner toutes les sensations enfouies en eux.

Le matin, si l'air était frais ou s'ils avaient eu un cauchemar, ils allaient prendre leur petit déjeuner dans les boiseries chaudes et rassurantes d'un café, parmi les parfums de chocolat et de pain frais. Si, au contraire, ils se sentaient d'humeur légère, ils grimpaient en haut de la citadelle, où ils s'asseyaient face au temple et à la mer, installés comme sur un nuage immobile. Ils continuaient leur journée par une promenade, dans les quartiers commerçants lorsqu'ils avaient envie de s'amuser des curiosités de la foule et des étals ; dans les ruelles calmes de la vieille ville lorsqu'ils avaient envie de parler d'amour. Ils allaient se reposer à l'ombre des jardins ou sur le bord de la mer ; ils prenaient leur repas sur les places. La place des arènes était calme et les plongeait dans la méditation ; la place Nouvelle leur offrait des orchestres de rue et le spectacle continu des gens qui passent ; la place des Musées, d'une beauté pure et un peu froide, les faisait rêver de perfection ; la place du Coquillage, enfin, ravissante et joyeuse, entourée de palais roses et de restaurants, leur offrait son indescriptible douceur de vivre.

L'après-midi se poursuivait sur le même ton, entre l'obscur recueillement des églises et celui, plus clair, des musées ; le soir, ils flânaient lentement, sereins et épuisés, en direction du port. Hans allait toujours jusqu'au bout du ponton avant de regagner le voilier, et regardait les ténèbres du large, parfois éclairées par une double lune. Puis il rejoignait Amanda.

Ils se parlaient presque sans cesse, ne se taisant que lorsque l'émotion était trop forte ; le fil de leur conversation, comme celui de leurs pas, était une errance subtile qui, malgré son apparente dérive, les rapprochait cependant toujours plus près l'un de l'autre.

Chapitre 26

Au Village, la silhouette de Miranda avait remplacé celle, manquante, d'Amanda. On admirait la beauté bafouée, on plaignait la princesse déchue, avec une complaisance mêlée de jalousie chez les femmes, et de concupiscence chez les homes. La présence de Miranda fascinait et dérangeait, et ses yeux d'un bleu profond éclairaient la communauté d'une lueur nouvelle.

Ce qu'Amanda avait apaisé, Miranda le faisait brûler ; des troubles, des mesquineries, des cauchemars inavouables hantaient les cœurs scellés, et les lèvres, cousues d'un fil invisibles, ne laissaient échapper que des soupirs impénétrables.

Tu es si belle, disait la Mère, comment veux-tu qu'elles t'acceptent ? Elles ont un œil sur leurs hommes, Miranda, et elles savent très bien que tu ne les laisses pas de marbre. Oh, ce n'est pas de ta faute, c'est Dieu qui t'a faite comme tu es. A bien réfléchir, Miranda, je me dis parfois que la beauté est une malédiction.

Et Miranda, de fait, était seule.

Elle s'occupa de défricher le jardin, se tuant à la tâche, et le transforma en quelques jours. Elle installa un potager, ainsi qu'un enclos retiré où elle fit pousser des plantes médicinales. Elle éleva des colonnes de lierre, des châteaux de fleurs, et les gens qui passaient murmuraient :

- Cette fille répand la beauté sur tout ce qu'elle touche...
- Regarde ses mains, elle n'a pas une égratignure.

Miranda leur souriait alors, de son sourire indéchiffrable et insistant.

- Voudrais-tu t'occuper de notre jardin ? proposait parfois un homme. Tu serais bien payée .

Et Miranda éclatait d'un rire moqueur.

- Me prends-tu pour un jardinier ?

Et elle s'engouffrait, gracieuse, souveraine, dans l'ombre de la maison qui la dérobaux regards, où la Mère se délectait de son récit.

Le plus souvent, pourtant, elle demeurait mélancolique. Elle regardait sa mère sans l'écouter, en attente de ce quelque chose qui ne venait pas. Puis, lorsque la maison se faisait suffocante, elle sortait s'asseoir au jardin.

Les gens qui passaient la regardaient de biais, comme s'il se fût agi d'une curiosité interdite ; elle souriait aux enfants, soutenait le regard des hommes, et ignorait celui des femmes. Pas une ne vint l'inviter à manger ou à faire une promenade. Pas une n'eut pitié de sa solitude, pas une n'essaya même de la connaître.

Elle était restée cette fillette irréelle qui avait fait de l'ombre à leur enfance banale, et pas une n'était aujourd'hui assez heureuse pour le lui pardonner.

Miranda les détesta, au bout de quelques semaines, d'une manière irréversible.

Puis elle tomba malade et dut garder le lit plus d'un mois.

Chapitre 27

Un visage était gravé sur le bois au fond du coffret ; un visage sévère qui souriait froidement, et qui paraissait avoir longuement attendu son heure.

- Je déteste ce visage, dit Hans en poussant le petit coffret.

Amanda le regarda, le toucha du bout des doigts.

- Que faut-il que nous fassions ? demanda-t-elle distraitement.

Hans était sombre.

- Il faut que nous l'enfouissions sous une pile de billets.

Amanda eut un petit rire.

- Cela prendra du temps ?

Hans réalisa qu'Amanda n'avait jamais travaillé, qu'elle avait été élevée dans un univers sans argent, et il eut pitié d'elle.

- Si tu veux, dit Hans, je peux travailler tout seul.
- Non, dit Amanda.
- Ce sera dur.
- Peu m'importe.
- Nous n'allons plus nous voir beaucoup.
- Est-ce que nous avons le choix, Hans ?
- Non.

Ils se sourirent, un peu anxieux, et se dirigèrent vers le restaurant où Hans avait déjà travaillé plusieurs fois. Ils y avaient dîné, la veille au soir, et Amanda avait été enthousiaste.

- Nous serons toute la journée sur la place du Coquillage, disait-elle, et nous n'aurons qu'à lever la tête pour nous sourire.

« Nous n'aurons pas le temps de lever la tête et nous n'aurons pas envie de sourire », pensait-il, mais il se taisait.

Le Chef était un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, qui abusait de sa présence impressionnante. Amanda l'avait trouvé très sympathique la veille au soir, parce qu'il était venu la complimenter sur ses yeux ; mais elle perçut tout de suite un changement de ton lorsqu'ils vinrent, en cette matinée de début de saison, quémander un emploi. Le Chef était d'une humeur massacrant, comme tous les matins, comme à chaque fois qu'il s'adressait à des subalternes.

- Pour toi c'est bon, dit-il à Hans. Tu fais du bon travail en salle. Mais ça ne m'arrange pas vraiment de prendre ton amie. Est-ce que tu as déjà servi, au moins ?
- Non, dit Amanda.
- Je te vois venir, dit le Chef. Tu dois penser que c'est facile, que tout le monde peut le faire, mais mon petit doigt me dit que tu as deux mains gauches.

Il prit un air renfrogné en la regardant de pied en cap, puis se tourna vers Hans.

- C'est à prendre ou à laisser, finit-il par dire. Je la prends à l'essai, aux trois quarts du salaire. Et dis-lui de se donner un coup de peigne, je veux un personnel présentable.
- D'accord, dit-il.
- Soyez là à onze heures, dit-il en s'éloignant. A 11h01, j'engage quelqu'un d'autre, ce n'est pas la main d'œuvre qui manque.

Ils ressortirent et marchèrent un moment, silencieux.

- C'est vrai que je ne suis pas présentable ? demanda Amanda tristement.

Hans lui sourit tendrement, mais elle regardait par terre.

- C'est un rustre, dit-il, ses yeux ne voient que la couleur de l'argent, il ne peut rien voir d'autre. Tu es trop belle pour lui.

Amanda était au bord des larmes. Hans fouilla dans ses poches, et trouva quelques pièces.

- Viens, dit-il, nous allons t'acheter un peigne, et te faire une coiffure si compliquée que toutes les clientes seront jalouses.

La première journée fut une terrible épreuve. C'était comme si le rythme du temps s'était soudain accéléré, pour atteindre une cadence si soutenue qu'Amanda croyait sans cesse que le monde surchauffé allait imploser. Il lui fallait se mouvoir sans cesse, et enchaîner les gestes en

se dépêchant sans relâche ; elle était sollicitée de toutes parts, par des visages impérieux qui surgissaient dans le champ de vision de sa course folle, et captaient au vol son attention débordée. Les visages étaient parfois souriants, mais le plus souvent inhumains, et lui aboyaient des ordres inconciliables – il lui semblait qu'elle n'avait pas assez d'yeux, de mains, de corps, pour répondre à la demande incessante. Il fallait à la fois apporter une carafe, passer une commande, débarrasser un plat, accueillir des clients, apporter l'addition, préparer une table tout en en déplaçant une autre, indiquer les toilettes dont elle ignorait l'emplacement, expliquer de quoi le ragoût était composé et tromper l'attente d'une tablée colérique – Amanda brisa deux verres, renversa une soupe et se prit les pieds dans une chaise ; ses pieds saignaient dans les chaussures qu'on l'avait forcée à porter, ses membres ne lui obéissaient plus qu'à retardement, et des larmes d'épuisement perlaient à ses yeux. Lorsqu'elle avait envie de tout arrêter, elle cherchait Hans du regard, et sa présence, insaisissable, lui redonnait pourtant assez de courage pour continuer un peu plus longtemps. A minuit, lorsque enfin les derniers clients se retirèrent, alors que le sourire lui revenait presque, il fallut encore affronter le Chef .

- C'est encore pire que je ne pensais, cracha-t-il. Je n'ai jamais vu une fille aussi maladroite. Tu n'as pas seulement deux mains gauches, tu as aussi dix pouces, ma parole ! Je retiendrai les deux verres sur ton salaire, fais-moi confiance. J'aime autant te dire que tu as intérêt à te tenir correctement d'ici une semaine, et puis souris, un peu – on dirait une bestiole effarouchée.

Amanda, sitôt arrivée au voilier, pleura. Hans lui proposa de travailler pendant qu'elle se reposerait, mais elle ne voulait rien entendre, elle ne voulait pas le laisser seul dans cet enfer. Il lui dit que la première journée était la pire, qu'elle avait fait le plus dur, et elle fit semblant de le croire.

Ils étaient si fatigués et si endoloris qu'ils ne firent pas l'amour cette nuit là.

Les jours qui suivirent se succédèrent tant bien que mal. Amanda fit beaucoup d'efforts et, au bout d'une semaine, elle était devenue une serveuse presque banale. A l'abrutissement, au temps gâché, au manque de solitude, ne se surajoutait plus la peur de déplaire au Chef. Elle parvenait à faire ce qu'il fallait – soit que le rythme infernal se fût adouci, soit qu'elle même fût plus rapide ; et elle avait même parfois le temps de lever les yeux vers le sourire de Hans.

Mais ses efforts ne servirent à rien. Le soir du septième jour, le Chef la convoqua.

- De nombreux clients m'ont fait des remarques, pas toujours très obligeantes, à propos de tes yeux ? Il paraît que tu fais peur aux enfants, que tu mets les gens mal à l'aise, que tu as un aspect étranger, que tu as mauvais genre... Bien entendu, je ne veux pas d'histoire. Pas question de devenir « le restaurant où la serveuse a les yeux bizarres ». A partir de demain, tu iras en cuisine.

Et ce fut une seconde épreuve.

Celle de l'enfermement dans une salle graisseuse, dans les odeurs de sueur et de friture. Celle de l'absence de Hans, dont elle ne devinait pas même la silhouette au bord de son regard. Celle de la compagnie des marmitons, tous plus ou moins contrefaits, qui la frôlaient sans cesse et l'appelaient « la sorcière » lorsqu'elle les foudroyait de son regard métallisé.

Celle des sauces qui tournaient, des viandes qui brûlaient, des couteaux qui dérapaient – celle enfin de l'eau de vaisselle nauséabonde qui imprégnait ses mains, qui salissaient jusqu'à ses caresses, et dont elle avait l'impression de ne jamais se débarrasser.

Amanda dépérit. Elle devenait plus maigre, plus terne, plus silencieuse de jour en jour. Comme un oiseau marin englué dans le pétrole, les ailes recroquevillées, impuissante, elle se noyait dans le monde irrespirable des hommes. Et cette créature, sur laquelle toute une communauté s'était reposée sans la faire ployer, se révélait à présent si fragile que le moindre bruit semblait pouvoir la briser.

Elle revenait au voilier hagarde, chancelante, serrant la main de Hans, à travers la foule, comme une enfant effrayée. Ses yeux avaient pris une teinte minérale qui ne changeait presque plus.

- Nous n'avons plus le temps de regarder le monde, disait-elle. Nous n'avons plus le temps de nous parler.

Hans, qui avait grandi dans la conscience permanente de la nécessité de l'effort, qui connaissait la sueur et le silence, dominait sa fatigue et tentait de la consoler. Il recréait pour elle, l'espace d'une heure, le charme de leur vie commune ; puis la matière tyrannique reprenait ses droits et fermait leurs paupières.

Et puis, au bout de quelques semaines, il décida que cela devait cesser.

Il se leva un matin d'été et regarda Amanda dormir pendant plusieurs minutes. Puis il caressa ses cheveux toujours emmêlés et ses épaules, doucement, et lui murmura :

- C'est fini, mon amour, aujourd'hui est notre dernière épreuve. Nous partons demain.

Amanda sourit aux anges dans son sommeil ; elle bougea, secoua la tête, et, comme si l'envie de vivre, malgré elle, l'arrachait à la nuit, elle s'éveilla. Ses yeux s'ouvrirent sur la lumière verte du dernier rêve qui s'attardait en eux.

- J'ai rêvé que nous partions demain, dit-elle en souriant tristement.
- Nous partirons demain. Je parlerai au Chef ce soir.

Amanda, pour la première fois depuis des semaines, fit un vrai sourire – et toute la beauté qui avait déserté le monde revint soudain autour d'eux.

Hans se jura que ni lui, ni Amanda, ne travailleraient plus jamais.

- La vie est si brève, mon amour, et nous avons tant de choses à vivre...

Chapitre 28

A la fin de la journée, Hans demanda à Amanda de l'attendre dehors. Le Chef était en train de classer des papiers et des billets, d'un air soucieux, derrière le comptoir, et Hans savait pertinemment que cette attitude était composée, qu'elle était un artifice destiné à décourager toute réclamation de sa part.

- Je veux notre salaire, dit Hans.

Il ne fut pas surpris, mais profondément agacé, de constater que le Chef avait fait semblant de ne pas l'entendre.

- La salle est silencieuse, dit Hans à voix haute. On entend même le froissement de vos billets. Mais, étrangement, vous semblez ne pas m'avoir entendu.

Le Chef fronçait les sourcils.

- Je suis occupé, Hans. J'ai des responsabilités. Tu me parleras demain.

La voix était sans appel et n'attendait pas de réponse. Hans répondit tout de même.

- Demain je serai loin d'ici. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je réclame mon salaire.

Le Chef leva les yeux de manière théâtrale.

- C'est une plaisanterie ?
- Je ne plaisante jamais avec mes employeurs. Question de principe.
- Tu ne comptes tout de même pas que je te paye rubis sur l'ongle alors que tu ne me laisses même pas une journée de préavis ?
- Vous ne comptez tout de même pas m'impressionner avec un article du droit du travail que vous bafouez quotidiennement ?

Le Chef posa ses papiers et considéra Hans avec une fausse tendresse paternelle.

- Je t'aime bien, Hans. Tu as du cran. C'est pour ça que j'ai accepté de te dépanner.

- Nous ne devons pas avoir la même version des faits... J'avais cru comprendre que vous m'employiez, pas que vous me « dépanniez ».

Le Chef prit un air débonnaire qui ne masquait pas tout à fait la montée de sa colère.

- Vous aviez salement besoin d'un travail, toi et ta petite, non ?
- Nous avons besoin d'un travail, et vous aviez besoin de travailleurs. Ca s'appelle l'offre et la demande, et vous savez aussi bien que moi que cela n'a rien à voir avec un service rendu.
- Il y en avait des dizaines qui quémandaient ce poste – et des filles qui travaillaient mieux que ton extra-terrestre de copine.
- Vous voyez, j'ai demandé à Amanda – car elle s'appelle Amanda – de sortir précisément parce que je savais que vous alliez l'insulter quand vous seriez à court d'argument. Mais cela m'est égal. J'attends seulement l'argent que vous nous devez.

Le Chef le considéra à nouveau, cette fois avec mépris.

- Tu me déçois, Hans.
- L'argent.
- Je m'étais souvent dit que je te donnerais un emploi fixe. Tu as l'étoffe d'un maître d'hôtel.
- Après avoir fait semblant de ne pas entendre, avoir tenté de vous raccrocher au code du travail, et m'avoir fait du chantage affectif, voilà que vous me flattez ? Bravo, vous êtes fin stratège ! Mais arrêtez les frais, et donnez-moi l'argent.
- Tu sais que tu n'as signé aucun contrat ?
- Je vous déconseille de vous dérober.
- Tu me menaces ?

- Oui. Je ne vous ferai pas la liste des irrégularités de cet établissement, vous la connaissez aussi bien que moi.
- Ma patience a des limites, Hans.
- La mienne aussi.

Il y eut un silence pesant. Le Chef finit par prendre une poignée de billets et la laissa sur le comptoir.

- Prends ça et ne remets plus jamais les pieds ici.

Hans se dirigea vers le comptoir et compta lentement les billets.

- Une erreur de calcul, peut-être ? Ou un tour de votre mémoire ? Vous avez engagé Amanda aux trois quarts du salaire.
- Je suis déjà bien bon de lui donner ce que je lui donne.
- Il manque quatre billets et vous allez me les donner tout de suite, dit Hans en élevant la voix. Parce que toute peine mérite salaire et qu'Amanda n'a pas épargné la sienne.

Le Chef éclata d'un rire mauvais et sortit quatre nouveaux billets qu'il jeta par terre.

- Epargne-moi ton couplet d'amoureux outragé, Hans, tu es suffisamment ridicule comme ça !

Hans, les mains tremblantes, ramassa les billets.

- Bon vent et tous mes vœux de bonheur, ajouta le Chef, qui s'étranglait presque de rire. Vous ferez un beau couple de clochards !

Dehors, Amanda, lumineuse, contemplait la nuit sur la place du Coquillage.

Chapitre 29

Le curé du Village était passé plusieurs fois voir la Mère au moment du départ d'Amanda – tant pour s'assurer que la vieille femme supportait bien la solitude, que pour glaner quelques éventuelles informations sur le sort d'Amanda.

La Mère l'avait toujours reçu avec une joie vampirique non dissimulée, se réjouissant de le prendre pour victime de son insatiable besoin de parler.

-Entrez donc, mon Père, oh ! bien sûr, je n'ai pas grand chose à vous offrir, mais notre Seigneur lui-même ne possédait que son vêtement... Asseyez-vous, tenez, au coin de l'âtre, moi je me mets dans mon fauteuil. Vous savez, à mon âge, on a ses petites manies. Comme c'est gentil d'être venu me voir ! Vous voyez, je suis bien seule – oh ! Je ne me plains pas, j'ai eu ma part de belle vie, vous pouvez me croire, et chacun se doit de perdre ses privilèges sans gémir. Tant que je suis capable de me faire à manger et de me tenir propre, , vous ne m'entendrez pas me plaindre, mon Père, ça, j'y mets un point d'honneur, c'est une question de dignité.

- Avez-vous des nouvelles de vos filles ?
- *Pas la moindre, figurez-vous. Amanda aurait disparu en mer que je ne serais même pas au courant. Vous savez, Amanda a toujours eu son petit caractère, et elle n'en fait qu'à sa tête, depuis son âge le plus tendre.*
- Ce n'est pas l'image que j'ai d'elle.
- *Croyez-moi, je suis sa mère, et je la connais mieux que personne. Ca, on ne peut pas dire, elle en a dans la tête. Parler avec elle a été mon plus grand plaisir – même lorsqu'elle était toute petite, voyez-vous, c'était une enfant si précoce qu'on oubliait souvent qu'on avait affaire à une enfant...*

Le curé, fasciné par le lieu et le personnage, essayait de se représenter l'enfance d'Amanda. Il revenait régulièrement, et prit la peine de venir tous les jours lorsque Miranda, revenue, tomba

malade. La Mère, alors, veillant sur l'âtre, les laissait seuls, et le prêtre s'asseyait sur le lit étroit de la jeune femme. Miranda, avec effort, s'arrachait à sa fièvre.

- Je suis en dehors de ce monde, murmurait-elle. C'est comme... une cloison invisible qui me retient.
- Il te faut revenir, Miranda, il te faut percer ce voile.
- Je suis trop faible, mon Père, mes mains n'ont plus de force... Et le cloison s'épaissit de jour en jour.
- C'est ta fièvre, Miranda, qui te fait parler ainsi. Elle sera tombée bientôt.

Miranda secouait la tête.

- Ma fièvre n'est qu'une apparence, mon Père. La réalité est toute autre. Il n'y a rien pour me nourrir, il n'y a pas d'air pour mes poumons...
- Il y a le monde qui t'attend, ici. Il y a ta vie à vivre.
- C'est le monde qui m'a chassée, parce que je n'ai ma place nulle part. Demandez à ma Mère – ni mon mari, ni le village... Personne ne veut de moi.
- Le désir des autres est changeant, mon enfant. C'est ton désir à toi que tu dois retrouver.
- Où est-il, mon Père, où est-il ? Je suis si fatiguée...

Le curé observait un moment de silence désemparé, cherchant en vain une réponse qui fasse revenir la vie sur ce visage aux paupières de plomb. Lorsqu'il reprenait enfin la parole, cependant, Miranda avait disparu, noyée dans les brouillards de son mal, ne laissant pour toute trace d'elle que son corps fantomatique.

- Je suis inquiet pour elle, disait-il à la Mère en partant.
- *Elle s'en sortira*, disait la Mère. *Vous savez, à la naissance d'Amanda, lorsque mon mari a oublié de fermer la porte, et que nous avons tout perdu... Miranda a*

été très courageuse. Ce jour-là, j'ai compris qu'elle n'avait pas hérité que la beauté, mon Père, mais aussi la noblesse. Elle fera face à l'adversité.

Et le curé, troublé et dubitatif, sortait comme à regret de cette étrange maison dormante.

Chapitre 30

Sur le bout de la baie balayée par les vents, la ville scintillait de ses feux innombrables ; comme un jouet délaissé par un couple d'enfants pour qui recommençait une errance ineffable.

Des pêcheurs, éblouis par leur voilier nuptial, les regardaient passer comme un vol d'oies sauvages, silencieux et lointains sur la mer vague et pâle, étrangers, et voguant toujours sans équipage.

Les enfants des ports où, parfois, ils descendaient, fixaient rêveusement leurs silhouettes étranges, imaginant, à leur sourire, un couple d'anges

– ou, dans le crépuscule, un couple de sorciers... Il y avait en eux comme un subtil mélange d'innocence, d'orgueil, de passion et de paix.

Chapitre 31

Une nuit, Amanda fit un rêve.

Elle revenait au Village, seule – obscurément, elle avait conscience que Hans ne pouvait pas l'accompagner, et qu'il l'appelait de loin en loin sans qu'elle pût lui répondre.

Elle voyait les rues couvertes d'une neige sale, et s'arrêtait devant un volet écaillé qui claquait sinistrement au vent d'hiver. Le silence qui régnait respirait la défaite, la destruction, et Amanda avançait à pas lents, très lents, comme si l'air lui opposait une invisible résistance.

Devant l'église à-demi écroulée, le curé, affalé sur un tombeau, méditait la tête entre ses mains. Amanda s'approchait de lui, et laissait échapper une exclamation en voyant ses

cheveux blanchis. Il levait alors ses yeux affolés, et lui agrippait les bras avec une soudaineté inquiétante :

- Le village a perdu la jouvence, gémissait-il.

Amanda se dégageait sans rien répondre, et courait, aussi vite que le lui permettait la lenteur du monde, vers la maison de sa Mère. Il n’y avait pas de fumée à la cheminée, et des ronces fantastiques avaient envahi le jardin.

Elle se frayait une voie, se déchirant la chair aux épines inextricables, et atteignait enfin la porte qui laissait, béante, couler à l’intérieur des flaques de neige fondue.

Amanda entrait, le cœur serré, dans la pénombre. En voyant la silhouette de sa Mère dans son fauteuil, elle accourait vers elle – mais la Mère était morte, sa bouche horriblement scellée, et Amanda frissonnait de sa froideur et de son silence.

A ses pieds, le cadavre de Miranda, qui répandait un parfum doux et sucré, était lové contre l’âtre. Ses cheveux dorés luisaient faiblement dans la pénombre – et ses yeux, d’un bleu glacé, traversé de mille fêlures, étaient semblables à des cristaux fracassés.

Amanda ressortait, et entendait dans l’air immobile le déchirant appel de Hans. Alors, prise de frénésie, elle se jetait à terre et essayait de creuser une fosse – mais la terre gelée écorchait ses ongles et brûlait ses mains, et ses efforts fébriles n’entamaient pas le sol, opaque comme un marbre.

Amanda se disait qu’elle ne pourrait jamais partir, si elle ne les enterrait pas.

Et, ivre de fatigue et de honte, elle se mettait à pleurer.

Chapitre 32

Ce matin-là, Amanda avait pleuré en s’éveillant, et avait demandé à Hans de faire voile vers la côte natale.

Elle voulait revoir sa Mère.

Seul un tyran aurait pu lui refuser ce qu'elle demandait si bouleversée – et l'amour d'elle, qui était son seul maître ; dicta à Hans de changer son cap sans mot dire.

Il y avait pourtant eu des rêves, en lui, ce matin-là – des rêves qu'il lui fallut ravalier en silence. Il s'était réveillé heureux, enfin lavé des éclaboussures de la réalité sordide dans laquelle ils avaient dû plonger à la Ville, ils étaient libres à nouveau, à nouveau seuls, et tout était possible. L'air tiède du matin, la clarté de la mer, la douceur du vent, le calme d'Amanda endormie, tout l'avait porté à se croire hors d'atteinte. Il voulait guérir Amanda de ces semaines de contrainte et d'épuisement, il voulait voir ses yeux s'allumer devant les merveilles qu'il lui offrirait, un peu plus au Sud.

Mais elle avait rêvé de sa Mère, et ses yeux gris et anxieux étaient fixés vers le Nord.

Hans souffrait, inexprimablement, de ce clivage qui le séparait à jamais d'une part d'elle – il aurait voulu crier, mais les cris ne déchirent pas les rêves, ni les ombres qu'ils traînent derrière eux.

Pour la première fois, Hans était prisonnier de quelque chose dont il ne pouvait briser les barreaux – car ces barreaux étaient faits de la chair fragile et de l'âme sacrée d'Amanda.

Chapitre 33

Miranda allait un peu mieux et se levait quelques heures par jour. Elle montait à l'étage et essayait de retrouver dans les moulures du plafond, les lames du parquet, les petits carreaux de la fenêtre, des lambeaux de la chambre blanche, impeccablement rangée, où elle avait jadis coutume de déambuler la tête haute dans des vêtements d'apparat.

Il y avait eu quelque chose comme un cataclysme ; les choses, silencieusement, avaient défiguré le lieu, accompli leur ravage, et se livraient, en ce décor vaincu, à une obscène et immobile orgie.

Miranda se demandait comment elles avaient pu à ce point proliférer – et elle rêvait la nuit d’objets maudits, animés d’un pouvoir mystérieux, qui se multipliaient eux-mêmes à la façon d’un cancer, dévorant l’espace.

Le premier jour, elle redescendit presque aussitôt ; le deuxième, elle commença à déplacer des objets ; le troisième, elle décida de les trier et d’entreprendre la reconstitution de sa chambre. Ce but lui redonnait un peu de force chaque jour – elle restait de plus en plus longtemps là haut, œuvrant avec oubli à cette tâche mythique.

Le curé, qui venait moins souvent depuis qu’il la savait hors de danger, appréciait ses progrès de visite en visite.

- Mais que fais-tu de tous les objets que tu retires ? demandait-il. Tu les jettes ?
- Oh non, répondait Miranda en souriant. Ma mère n’y survivrait pas !
- Où sont-ils ?
- Ailleurs, dans les autres pièces. C’est une chose que ma mère m’a enseignée : il n’y a pas de limite à l’entassement des choses. Comme si l’espace était extensible, en dernier ressort. Il y a toujours des trous à remplir.

Il la regardait un moment, en train de faire avancer l’ordre et l’harmonie, à pas de fourmi, à l’intérieur du chaos.

- Je suis en train de me faire une place, reprenait-elle.

Puis, oubliant presque sa présence, elle reprenait son travail, et il finissait par se retirer.

Ce fut elle, qui, la première, par les petits carreaux de sa fenêtre, les vit arriver. Amanda portait une robe d’été et semblait avoir froid. Elle s’agrippait au bras de Hans et fixait la maison avec un air grave. Miranda, étrangement, ne reconnut pas l’adolescente qu’elle avait laissée l’année d’avant – mais elle reconnut sa petite sœur, étrange, fantasque et fragile. Lorsque Amanda, mystérieusement prévenue, leva les yeux vers elle et lui fit un

sourire, Miranda se souvint qu'il y avait entre elles comme un amour enfoui, qui palpait encore.

Elle s'écria : « Maman ! Amanda est là ! » et elle descendit en courant. La Mère eut juste le temps de se lever et de les accueillir debout à l'entrée.

« Alors, ça y est, vous avez fini par admettre qu'on est mieux sur le plancher des vaches ? »

Amanda étreignit sa mère avec une émotion qui gêna un peu la vieille femme.

« Bonjour, mon petit Hans, je ne suis pas fâchée que vous me rameniez ma fille ! »

Hans sourit poliment. Il songeait à ses propres parents, et revoyait leur image figée du bout de l'allée.

Il y eut un moment de confusion, de présentations, d'embrassades, de positionnement dans l'espace, qui allait aboutir dans un instant au coin du feu, la Mère sur son fauteuil, ses deux filles à ses pieds, et Hans légèrement en retrait. Et pendant tout ce temps, la Mère, heureuse et volubile, ne cessa de leur parler.

« Il faut te dire, Amanda, qu'il s'est passé tellement de choses qu'on n'a pas eu le temps de s'ennuyer. Ca, ce n'est pas ta sœur qui te dira le contraire ! J'étais bien un peu seule les premiers temps – mais on s'habitue vite à la liberté – et puis un jour, j'étais là, dans mon fauteuil, j'ai vu la porte s'ouvrir. Tu le croiras si tu veux, Amanda, si extraordinaire que cela puisse paraître, car on n'a jamais vu deux sœurs si dissemblables – eh bien j'ai cru que c'était toi ! Et c'était Miranda, avec armes et bagages, Grand Dieu, et une mine effroyable que je ne lui avais jamais vue !

- Tu as quitté ton mari ? demanda Amanda à sa sœur.

Miranda eut à peine le temps d'acquiescer.

« Il y a parfois du bon dans le malheur, reprit la Mère, et ce malheur-là était bien nécessaire... Tu as toujours été d'accord avec moi, Amanda, cet homme-là n'était pas de notre monde ; je n'ai jamais trouvé ça bien normal qu'il refuse à ce point de nous voir. Tenez,

Hans, vous au moins vous n'avez pas peur de vous asseoir par terre et de nous laisser à nos retrouvailles – et c'est ce qu'il faut, mon petit. Il ne faut jamais trop éloigner une fille de sa mère – c'est une loi que beaucoup d'hommes ignorent. Ma mère me disait souvent : « marie ton fils, tu perds un fils, marie ta fille, tu gagnes un fils. » Les fille sont toujours attachées à leurs racines.

Enfin, bref, Miranda s'est installée – elle a fait du jardin une vraie promenade ! Tu as dû le remarquer tout de suite, Amanda, toi qui es comme moi, une femme de tête avec des mains inutiles... J'ai toujours admiré ce don que tu as, Miranda, tu le tiens de ton père... Je me doutais bien que tes chères petites amies du Village, ces garces, ne lui feraient pas bon accueil – elles ont toujours été jalouses comme des poux de ce que Miranda était si belle... Avec toi, évidemment, ce n'était pas pareil, mais si tu avais vu leur arrogance ! Elles qui ont tout pour être heureuses, dans leurs petites maisons, avec leurs petits maris et leurs enfants... Crois-tu qu'elles lui auraient parlé ? Qu'elles l'auraient invitée chez elles ? Rien du tout ! J'ai toujours dit que les gens du Village étaient de petites gens, à l'esprit aussi étroit que leurs manières, pétris de médiocrité. Ca n'est pas une découverte, non – je m'en suis bien rendu compte quand nous avons tout perdu – et par la suite, pas une gerbe de fleurs sur la tombe de votre père : vous auriez vu leur attitude, ils étaient pires que des chiens.

Enfin, ta sœur en est tombée malade – une fièvre inquiétante – et elle est restée là, suspendue entre la vie et la mort, pendant plusieurs semaines. J'en ai perdu le sommeil, Amanda, bien que j'aie toujours gardé l'espoir (on oublie trop souvent que l'espérance est l'une des trois vertus chrétiennes). Le curé a été le seul (quand j'y pense, c'est à peine croyable, une telle indifférence !) le seul à venir nous voir.

Et puis, depuis quelques jours, elle va mieux... Et tu sais ce qu'elle a fait ? Oh, il faut que tu montes à l'étage, c'est... c'est merveilleux. »

Amanda s'exécuta, demandant à Miranda de l'accompagner, après un bref regard pour Hans.

Là haut, la fenêtre ouverte laissait circuler un air frais, et la chambre blanche, miraculeusement intacte, avait ressurgi du passé.

Amanda resta un moment immobile, embrassant l'inattendue beauté du lieu, et se laissa aller aux réminiscences qui l'assaillaient. Puis elle regarda sa sœur, et lui prit la main en souriant.

- Tu te rappelles, Miranda ?
- Oui, je me rappelle.

Il y eut un silence pendant lequel, la main toujours serrée dans celle de sa sœur, Amanda ferma les yeux. Elle revoyait la lumière des jours de pluie, le chaton courant le long des plinthes, la silhouette de son père les réveillant le matin, de sa voix qui semblait s'excuser de les arracher au sommeil.

- Est-ce que vous allez rester ? demanda Miranda.

Amanda rouvrit les yeux, qui étaient passés du brun au gris clair en l'espace de cet instant.

- Non, je ne crois pas, répondit Amanda doucement. J'avais besoin de vous revoir, mais je ne pourrais plus vivre ici.

Miranda redevint grave et dégagea sa main.

- Je ne sais pas ce que je vais devenir, dit-elle. Pour l'instant, je crois que je peux pas vivre ailleurs.
- Ton mari, est-ce que tu l'aimes encore ?
- Je ne sais pas – je crois que c'est moi que je n'aime plus.

Amanda se sentait coupable – car c'était elle qui aurait dû occuper cette chambre, c'était elle qui aurait dû se dévouer à leur Mère, et les rôles avaient été inversés.

- Je te demande pardon, Miranda. J'ai été si jalouse de toi, avant de rencontrer Hans.
- Jalouse ? demanda Miranda avec étonnement. Mais de quoi ?
- J'avais toujours cru que tu étais née pour la beauté et le bonheur, et que j'étais faite pour le service et le devoir. J'aurais tout donné pour être à ta place.

Miranda eut un sourire amer.

- C'est étrange, dit-elle, parce que j'aurais tout donné pour être à la tienne. Tu as quelque chose de plus précieux que tout, Amanda : c'est l'amour que tu inspires aux autres. Je ne parle pas du désir, ni de l'admiration, je parle de l'amour véritable. Tu vois, ta naissance a tout brisé dans ma vie, mais je n'ai jamais, jamais pu m'empêcher de t'aimer.

Amanda versa deux larmes d'un gris scintillant.

- Tu étais la préférée de nos parents, protesta-t-elle.

Miranda secoua la tête avec une lucide résignation.

- Non, Amanda.

Le visage de Miranda, marqué par la maladie, n'offrait plus la surface parfaite et limpide qu'il avait eu, inaltérablement, jusqu'à présent. Il était comme hanté, de l'intérieur, par une force nouvelle, qui le craquelait et l'illuminait tout à la fois. Amanda songea qu'elle était comme une statue en train de devenir femme – les imperfections qui apparaissaient sur le marbre de sa peau la rendaient encore plus belle.

Pendant ce temps, Hans, abandonné à la Mère, sentait monter en lui un besoin irrépressible d'espace.

« Je suis contente qu'elles se retrouvent (il n'y a pas de plus grand bonheur pour une mère que de voir ses enfants s'entendre) – leurs relations n'ont pas toujours été faciles, voyez-vous. J'avais beau le lui dire, à Amanda, que sa sœur l'aimait beaucoup, il n'y avait pas moyen de le lui faire entendre. Je ne sais pas comment elle est avec vous, Hans, mais avec moi ça a toujours été une vraie bourrique, Amanda. Elle était persuadée que sa sœur la regardait de haut, et il n'y avait rien à faire pour lui faire changer d'avis. Que voulez-vous ? La beauté est une malédiction, Hans, et Miranda l'a subie jusque dans sa propre famille. Ah, quand même,

je suis contente de vous savoir en vie, tous les deux, il me prenait de ces angoisses, par moments... Vous devez être un bon marin, maintenant ?

-Je me débrouille.

- *Et ce n'est sûrement pas Amanda qui vous donne un coup de main – elle, c'est tout dans la tête, et rien dans les bras !*
- Ce n'est pas vrai, dit Hans. C'est juste qu'elle n'a pas l'habitude. Elle m'aide beaucoup sur le voilier.
- *Oh, vous êtes gentil, va, ou plutôt non, vous êtes amoureux.*
- Savez-vous que je lui ai appris à nager ?

La Mère fit des yeux ronds.

- *Là, vous m'épatez. Quand elle était petite fille – c'était il n'y a pas si longtemps – elle refusait obstinément tout contact avec la mer. Une peur panique, je n'ai jamais vu ça. Elle étouffait rien que de mettre un pied dans l'eau.*
- Alors, disons qu'elle a changé.
- *Oh, vous savez, Hans, on ne change pas. Je me sens la même que lorsque j'étais enfant. Le corps change, oui – hélas ! – mais on reste le même, depuis le berceau jusqu'au cercueil.*

La Mère se tut brusquement, comme si elle estimait que ce tête-à-tête avait assez duré et qu'il était temps que les filles reviennent. Hans faillit lui parler de ce qu'ils avaient vécu – puis il entrevit que tout ce qui se passait au-delà du seuil de sa porte n'avait pour elle pas la moindre importance.

Amanda et Miranda revinrent peu de temps après ; et Hans, qui se réjouissait du retour d'Amanda, et désirait plus que tout au monde, en cet instant, la ramener à bord du voilier, fut frappé, en la voyant rejoindre sa mère, du changement presque imperceptible qui s'était opéré en elle. Elle lui souriait, certes, avec douceur, mais quelque chose en elle lui demandait de

rester à distance – une chose qu'elle n'avait pas choisie, mais contre laquelle elle ne se révoltait pas : et cette chose était le lien du sang. Un lien puissant, presque monstrueux, qui tissait entre elles trois des mailles si serrées qu'il s'en trouvait exclu.

Il aurait voulu se lever, et crier, et arracher Amanda de cette grotte enfumée – mais il était seul dans son angoisse, car elle, malgré toute la douleur qu'il en éprouvait, était ici *chez elle*, et lui, n'était qu'un étranger.

Chapitre 34

Amanda se sentait bien chez les parents de Hans – elle se sentait comme un bel objet rangé bien à sa place, comme le rouage huilé d'une machine rassurante et familière. Elle avait un peu froid, certes, et parfois un nuage d'ennui passait dans ses yeux ; mais elle était sereine, calme, voluptueuse, et pensait tout au fond d'elle que ses enfants seraient ici gâtés comme des princes. Elle se tenait droite, contre le dossier de sa chaise, qui remontait bien au-dessus de la coiffure qu'elle avait forcé Hans à lui faire. Elle arborait des yeux lumineux, et portait à son doigt la bague qu'il lui avait offerte.

Elle avait rompu, semblait-il, le maléfice, apaisé l'anxiété de la mère, désamorcé la tension du père et du fils. Hans la regardait en souriant, amusé de la voir si souveraine lors même qu'il l'avait vue la veille, presque animale, dans sa tanière. Elle avait naturellement aidé la mère à mettre la table, et demeurait maintenant silencieuse, nimbée de solennité.

- Où êtes-vous allés, cette fois ? demanda le père.

Hans, qui redoutait cette question, laissa Amanda répondre.

- Nous avons été jusqu'à la Ville, dit-elle. Je n'étais jamais sortie du Village, et Hans m'a fait découvrir des endroits inimaginables. Connaissez-vous la Ville ?

- Oui, répondit la mère. Nous y sommes allés en voyage, plusieurs fois. La dernière fois, ce devait être pour les 11 ans de Hans.
- Ca vous a plus ? demanda le père.
- Enormément, répondit Amanda. Toute cette variété d'architectures, d'atmosphères... C'est très dépaysant.
- Nous avons travaillé, au restaurant de la place du Coquillage, dit Hans.
- C'est très bien placé, je crois. Il devait y avoir beaucoup de travail.
- Un peu trop à mon goût, dit Amanda en plaisantant.
- Vous aviez déjà travaillé ? demanda le père.
- Non, dit Amanda simplement. Je ne connais rien de la vie.

Sa remarque fit sourire le père, qui changea de sujet.

- Vous habitez la grande maison, derrière l'Eglise, c'est bien ça ?
- Enfin, disons qu'elle y habitait, précisa Hans.
- Quand vous voudrez, vous pourrez passer quelques jours ici, hasarda la mère en regardant son fils. Cela nous ferait plaisir.
- Bien sûr, dit Amanda, avant que Hans ait pu répondre.
- Nous allons probablement repartir demain, dit Hans. Peut-être à notre retour.

La mère hocha la tête.

- Quand vous voudrez, répéta-t-elle. La maison vous est toujours ouverte.

Et la conversation, paisiblement, se poursuivit jusqu'à l'heure du départ.

Il n'y eut pas de fracas, ce jour-là, dans la belle maison feutrée.

Et, à dater de ce jour, plutôt que d'éluder le sujet, les parents de Hans firent savoir à la ronde que leur second fils, avec sa compagne – ils formaient un couple très moderne – avaient décidé de mener une vie d'aventures en mer avant de s'installer et d'avoir un enfant.

Chapitre 35

Amanda demanda à Hans de l'accompagner en bas des marches ténébreuses, que l'abandon avait couvertes de mousse.

Ils descendirent, silencieux, au fond du caveau. Hans entrevit, dans l'ombre épaisse, un sarcophage de pierre, nu et scellé, sur lequel l'inscription du nom du père était difficilement lisible.

Amanda avait fermé les yeux pour respirer religieusement l'air raréfié, saturé de poussière, puis les avait rouverts, et Hans étouffa un soupir de surprise en la voyant . Ses yeux avaient pris la couleur des flammes, et diffusaient dans la pénombre une lumière tremblotante.

Elle ne paraissait pas consciente de ce phénomène, et souriait tristement. Elle alla s'asseoir sur le bord du sarcophage, comme elle se serait assise sur le bord d'un lit – au chevet, songea Hans, d'un fantôme qu'il ne voyait pas. Elle tendit la main devant elle, et la laissa longtemps dans cette position, posée sur la pierre, ses yeux éclairant l'inscription de leur maigre lueur.

- Je regrette que tu ne l'aies pas connu, murmura-t-elle. Je regrette qu'il ne serre jamais notre enfant dans ses bras. Je suis sûre que vous vous seriez compris – qu'il aurait partagé mon bonheur comme personne ne peut le faire aujourd'hui .

Hans resta silencieux un moment, puis elle reprit :

- Ce caveau est si vide, dit-elle. Je n'aurais jamais cru qu'il se viderait ainsi.

Puis, avec un sourire plus serein, elle se remit debout et prit la main de Hans dans sa main douce et poussiéreuse.

- Allons nous en maintenant. Il ne faut pas déranger les morts.

Hans, docile et comme hypnotisé par le regard solaire d'Amanda, la suivit à l'extérieur. Elle resta quelques instants encore légèrement bizarre. Elle marcha sur quelques mètres avec une lenteur qui semblait inspirée par une sagesse immémoriale, toute-puissante, et inaccessible.

Puis son enfance fondit à nouveau sur elle, brusquement, lorsqu'elle aperçut un chaton mollement affalé sur une tombe, et qu'elle le fit fuir en essayant de l'attraper.

Ses yeux, couleur de cendre, ne diffusaient plus de lumière.

- Est-ce que je peux te demander une dernière faveur ? demanda-t-elle en souriant.
Je voudrais aller voir le prêtre, pendant que tu prépares le bateau – et puis, je te promets de te rejoindre en courant.

Le curé semblait petit, dans la grandeur déserte de l'église, et n'attirait pas plus les yeux qu'une simple statue. Il était assis, négligemment, sur les fonds baptismaux, et considérait le saint lieu d'un air indéchiffrable, à la fois indifférent et fatigué.

Amanda, dont les pas ne faisaient pas plus de bruit sur les dalles qu'ils ne laissaient d'empreinte dans la neige, s'amusa à chanter une mesure pour entendre résonner sa voix. Le curé la reconnut et se leva en souriant, les bras tendus.

- Amanda !

La joie de la revoir avait dissipé son expression de lassitude.

- Vous aviez l'air perdu dans vos pensées, dit Amanda en l'étreignant. Quelque chose ne va pas ?
- Oh, dit-il en s'écartant pour la regarder, ne parlons pas de moi.
- Mais si, insista Amanda.
- Je me sens seulement un peu... Un peu de trop, dans cette église. Je l'imagine sans moi.

Amanda fronça les sourcils.

- Vous avez envie de partir ? de quitter la prêtrise ?

Il ne la détrompa pas, et cherchait ses mots, lorsqu'elle murmura :

- Vous êtes amoureux de Miranda...

Il rougit, presque imperceptiblement, dans la pénombre.

- Tu devines toujours tout, Amanda. Mais je ne peux pas te parler de tout cela, pas à toi...

Amanda sourit.

- Vous vous demandez si vous êtes prêt à tout sacrifier de votre vie actuelle – vous vous demandez si vous le supporterez .
- Je sais que je le ferai, dit-il gravement.
- L'amour est un dieu exclusif et jaloux, et si nous devons choisir de le servir en toute connaissance de cause, et avec tous les critères rationnels, peut-être que nous choisirions de nous en détourner, dit Amanda.
- Mais ?
- Mais on obéit à l'amour parce qu'il est notre maître dès son apparition, d'une manière si radicale, si évidente et si irrésistible que nous n'avons jamais le choix. Se dérober, ce serait comme... comme refuser de naître.

Amanda le regarda longuement, de ses yeux argentés.

- Ne refusez pas de naître, mon Père. La vie est belle.

Le curé hocha la tête un peu confus, et lorsqu'il releva les yeux, Amanda était déjà aux portes de l'Eglise, prête à disparaître, agitant la main.

Lorsqu'il se retrouva seul, il médita.

Chapitre 36

Un jour de son enfance, lors d'une de ses interminables promenades buissonnières, Hans avait découvert et épié un campement gitan. Cela avait été un moment hypnotique, d'une rare intensité, une de ces visions enfantines dont l'empreinte ne s'efface pas. Il ne pouvait mettre

aucun mot sur le mélange de misère et d'orgueil, de précarité et de liberté, de lumière et de poussière, dont il avait été le témoin. Il était resté là, jusqu'au crépuscule, lorsque les hommes et les petits garçons s'étaient rassemblés autour du feu pour jouer.

Le surgissement de la musique fut lié au crépitement des flammes, aux lueurs du couchant, à la campagne muette et odorante qui les entourait. Un homme et un petit garçon, qui devait être son fils, commencèrent à jouer de la guitare, et un jeune homme les rejoignit bientôt avec un violon. Le morceau ne dura pas longtemps – à peine quelques minutes – mais ce fut toute l'existence humaine qui retentit pour Hans ; toutes les peurs et tous les désirs inexprimables, toute la rivalité miraculeuse des hommes et des instruments, et tout le secret de leur communion ; toute la beauté et toute la douleur du monde, suffocantes et pourtant exaltées, alchimiquement liées.

Hans était rentré à bout de souffle, avec une flamme sensuelle dans le regard, et avait annoncé à ses parents déroutés qu'il voulait un violon.

On lui en offrit un quelques semaines plus tard, assorti d'un professeur épris de Bach et de solfège, qui finit par juger que Hans n'avait aucun don pour la musique. De loin en loin, pourtant, au milieu des champs, Hans emmenait son violon et passait des heures à en jouer, en pensant au seul professeur à qui il conférait une quelconque légitimité : ce gitan inconnu, dont il n'avait pas même croisé le regard, mais qui lui avait donné sa première et inoubliable leçon de musique et d'humanité.

Chapitre 37

Le violon que Hans avait rapporté de chez ses parents agissait comme un talisman. Il était presque inexplicable d'entendre ses progrès, si flagrants de jour en jour. Hans, sans partition d'aucune sorte, sans disque à sa portée, sans rien d'autre que ses mains, parvenait à apprendre la musique.

Parfois, quand elle le regardait jouer, assise sur le pont du voilier, Amanda songeait que l'instrument était enchanté et qu'il enseignait directement à Hans tout ce qu'il avait en mémoire, dans ses cordes et dans son bois. D'autres fois, elle se disait que Hans était en train de subir une métamorphose pour laquelle il était destiné : il devenait musicien, comme d'autres devenaient crapauds, ou écume sur la mer. D'autres fois encore, elle rêvait que c'était son amour pour elle qui le rendait invincible, et lui donnait le pouvoir de réaliser tous ses désirs.

Au bout de peu de temps, Hans demanda à Amanda de l'accompagner en chantant, et, utilisant elle aussi un savoir qu'elle n'avait jamais appris, elle en fut capable. La musique qu'ils improvisaient ne ressemblait à aucune autre. Quand ils se produisirent la première fois, on les crut indifféremment argentins, russes, andalous ou tziganes, car ils alternaient, avec une maîtrise qui les émerveillait eux-mêmes, les rythmes enfiévrés et les lentes complaintes, l'effervescence de la nuit et la mélancolie de l'aube.

Amanda chantait toujours sur des syllabes vides de sens, qu'elle enchaînait comme les accents d'une langue lointaine, d'elle seule connue. Cet exercice ne lui demandait aucun effort, et lui plaisait plus que tout autre, car il faisait taire en elle toutes les voix, et la laissait infiniment disponible pour la musique. Hans lui disait parfois en souriant qu'elle parlait la langue des sirènes, car il admirait ce simulacre dont il n'eût pas été capable.

« N'as-tu jamais entendu une parole qui soit devenue un simple bruit ? » lui demandait-elle.

Et c'est ainsi que Hans et Amanda devinrent des saltimbanques. Leurs concerts avaient lieu dans la rue, sur les places, au bord des plages, et attiraient un public irrégulier. Il leur arriva de jouer devant trois personnes maussades, mais aussi devant une foule nombreuse qui fit pleuvoir sur eux le vin doré du succès. Ils rentraient parfois avec leur coffret rempli en un seul soir, et Amanda imaginait alors le visage de bois gravé, étouffé de billets et de pièces au fond du coffre, qui tirait sa langue fourchue en maugréant des imprécations.

Les nuits et les jours qui suivaient ces grands soirs avaient un parfum de luxe et d'éternité ; Amanda se faisait offrir de nouvelles robes et des perles pour orner ses cheveux, et ils laissaient de généreux pourboires dans les restaurants où ils ne travailleraient plus jamais ; ils voyageaient l'âme légère, toujours plus au sud, en rattrapant l'été.

Leur équilibre naissait de leur vitesse, et dans ce monde où rien ne leur appartenait, ils volaient et flambaient le bonheur sans jamais rien prévoir, sans jamais rien regretter, avec l'innocence et la déraison propres aux enfants et aux très grands sages.

- J'ai parfois l'impression que tu m'as appris à voler, disait Amanda.
- Tu as toujours su voler, disait Hans. On ne peut pas enseigner ces choses-là.

Et Amanda se souvenait de sa falaise natale, de ses mouettes, de ses cheveux emmêlés par le vent, et de sa chemise blanche qui gisait loin, si loin au-dessous d'elle.

Chapitre 38

Parfois, dans le secret de sa chair, Amanda concevait le désir d'un enfant. C'était une pulsion puissante, comme une vague née des profondeurs sous-marines, qui la submergeait. Comme un sentiment amoureux, brutal et inconditionnel, comme une obsession.

Elle ressentait en rêve la plénitude ineffable de la vie palpitant en elle, le sentiment de pouvoir et de dépersonnalisation, l'expérience de l'infinité. Elle devenait le temple, la terre, l'univers entier, repue et placide.

Puis elle s'imaginait avec un enfant autour d'elle ; elle pensait à tout ce qu'elle lui dirait, à tout ce qu'elle lui donnerait, à toutes les joies qu'elle et Hans lui feraient découvrir. Elle les voyait tous les trois traçant leurs chemins d'eau, et riant devant la beauté du matin. Elle avait envie de transmettre quelque chose du bonheur immense qu'elle vivait, envie d'en faire don à un être qui le mériterait par sa pureté, par sa fragilité infinies.

Lorsqu'elle en parlait à Hans, il lui répondait en souriant tristement :

- Tu es la seule enfant que je veuille avoir, Amanda. Tu es le seul être à qui je veuille donner. Tu es plus pure et plus fragile qu'aucun bébé en ce monde.

Et à ces mots, le voile vague d'une tristesse à venir changeait imperceptiblement la couleur des yeux d'Amanda.

Alors elle se taisait, mais guettait en silence les écoulements de sang. Amanda avait toujours été victime, depuis sa nubilité, de ces menstrues capricieuses et effrayantes qui, sans aucune règle établie et sans aucun regard pour les lunes, lui arrachaient parfois les entrailles. Désormais, leur tourment était redoublé, car elles semblaient écrire en lettres de sang que leur amour serait stérile, et qu'elle désirait en vain.

Puis la vague refluit, et Amanda cessait de souffrir.

Chapitre 39

Les femmes du Village, depuis quelques semaines, vivaient dans une sourde angoisse. Elles cherchaient refuge, loin des hommes, au creux du cou de leurs bébés, et se lançaient l'une l'autre des regards de commisération qui ravivaient encore leurs doutes. Elles faisaient des efforts de coiffure, de maquillage, de toilette, se parfumaient à s'en donner mal à la tête, et avaient auprès de leurs maris les larmes si faciles qu'il ne se passait pas de repas qui ne tournât au drame.

Et la raison de ce poison mortel qui infiltrait leurs existences était la courbe gracieuse, énigmatique, provocante, qui arrondissait le ventre de Miranda.

Celle-ci, depuis quelques semaines, vêtue avec ostentation, cambrée, souriante, et déambulant avec une lenteur calculée, se promenait à nouveau dans le village. Elle allait acheter des fruits, ou allait fleurir le caveau, ou encore marchait le long de la mer, en adressant à tout le monde d'hypocrites sourires, dont la sérénité et l'innocence formaient l'atout maître de sa vengeance.

Les hommes la suivaient machinalement des yeux, et, lorsqu'ils étaient accompagnés de leurs épouses, Miranda se retournait furtivement sur leur passage, ou leur lançait à la dérobée des œillades passionnées, qui les laissaient rouges d'étonnement et de confusion, et qui les faisaient bafouiller d'improbables explications à l'intention de leurs femmes. La nuit, dans les cauchemars de ses ennemies, son ventre opaque devenait transparent, et laissait voir un petit mâle à l'effigie du mari soupçonné.

Miranda allait aussi très souvent au presbytère, et chacun se figurait qu'elle allait inlassablement confesser son péché, ou régler les détails d'un mariage à la hâte, ou d'un abandon programmé.

Enfin, Miranda rentrait chez sa Mère.

-Dis-moi, alors, qui tu as rencontré aujourd'hui ?

- Estelle et Pierre, avec leurs enfants. Si tu les voyais, Maman, toutes ces pestes, on dirait qu'elles ne dorment pas depuis plusieurs mois !

La Mère, ravie, gloussait d'aise.

- Et qu'as-tu fait ?

- J'ai fait semblant de trébucher (mais d'une manière très maladroite) quand je suis passée au niveau de Pierre. Il a été obligé de me donner le bras, et j'ai fait semblant de lui murmurer quelque chose – je suis sûre qu'elle a marché.

La Mère éclata de rire.

- *Tu as bien raison de te venger, Miranda. Ta sœur plaiderait sans doute en leur faveur, mais puisqu'elle n'est pas là, profitons-en, cela fait longtemps que je ne me suis pas autant amusée ! Et le curé, qu'est-ce qu'il en dit ?*
- Oh ! Je ne lui en ai pas parlé, il essaierait de me persuader d'arrêter.

- Et quand est-ce qu'il va se décider à se défroquer ? Tu sais bien, ma petite fille, que cela me choque qu'il ne l'ait pas encore fait. Il est encore lié à l'Eglise par ses vœux, c'est un peu comme un adultère...
- Oh, Maman, ça ne fait de mal à personne...
- N'empêche, c'est pour le principe, ça me choque. Enfin, c'est un brave garçon, ce curé, et puis tu as raison, il n'est pas vilain, avec son air un peu coincé... Oh Miranda, quand j'y pense... Je les imagine en train de se monter la tête, ces idiotes, toutes les hypothèses doivent y passer. Elles doivent raconter que tu as couché avec tous leurs hommes – elles ne les ont pas regardés ! – que tu ne sais même pas qui est le père...

Miranda, souriante, ajoutait :

- Je les punis par là où elles m'ont blessée, je ne fais rien de plus. Tu sais quoi ? Je ne me sens pas du tout coupable. Elles n'ont qu'à pas être jalouses, ces punaises. Je ne leur ai rien demandé.

Et la Mère, se souvenant sans doute de quelque anecdote croustillante, éclatait de rire sans pouvoir s'arrêter.

Chapitre 40

Au fil des années, le voilier de Hans subit des embellissements si nombreux qu'il finit par prendre des airs de palais flottant. La cabine, d'abord, considérablement agrandie, comptait maintenant une garde-robe exubérante et des boîtes à bijoux de toutes les formes, regorgeant de verroteries colorées, de peignes brillants, de rubans parfumés, parmi lesquels une petite fille aurait passé des heures à retenir son souffle. Nul soulier, nul escarpin, nulle sandale ne gisait pourtant au pied des robes moirées, car Amanda n'en portait jamais, et, quel que fût le temps, dansait toujours les pieds nus sur le sable des plages ou le pavé des villes.

Au milieu des étoffes, protégé peut-être par leur velours, était rangé un violon d'assez petite taille, harmonieux et lustré, avec son archet, et un petit coffre à billets, toujours à moitié plein, ou à moitié vide. La chambre, à peine plus vaste que le lit, avait reçu un toit qui la séparait de la nuit et du froid, mais aussi des étoiles ; et lorsqu'il faisait assez doux, Amanda obligeait Hans à la désertion pour faire l'amour sur le pont, en plein ciel, comme en hommage à leurs premiers frissons. Une toute petite salle d'eau, juste assez grande pour faire bouillir de l'eau et en emplir un baquet de cuivre, constituait le dernier luxe de leur suite nuptiale, dans laquelle ils s'abritèrent, tout au long de leur voyage, de la pluie et des rafales, du regard du monde et de la peur du lendemain.

Le pont du bateau avait lui aussi été transfiguré, depuis qu'Amanda, un jour, s'était amusée à ciseler sur l'un des mâts des couronnes de fleurs concentriques. Hans lui avait acheté des outils plus précis, et, tandis qu'il composait ses morceaux, elle avait pris l'habitude d'orner le voilier de symboles et d'arabesques finement entrelacés, de minuscules figures, de feuillages, de constellations ésotériques, de cercles, de zodiaques et de pentacles, dont elle inventait le sens au gré de ses humeurs.

Ils passèrent presque trois semaines, tous les deux, à sculpter une figure de proue, à partir d'un énorme tronc d'arbre qu'ils avaient halé, et qu'ils eurent le plus grand mal à fixer au voilier. Le résultat, quoi qu'enfantin, fiché de perles, de coquillages et d'éclats de miroir, fut rapidement rongé par le sel des embruns, et acquit par là même une allure archaïque et fantomatique.

Le bateau était devenu vaisseau.

Chapitre 41

Miranda et le prêtre durent quitter le Village dès que leur secret fut ébruité. Leur fille, qu'ils nommèrent Lucinda, naquit dans le village voisin, où ils s'installèrent.

Lucinda présenta dès son plus jeune âge une qualité rare et précieuse entre toutes : une joie de vivre éclatante et infatigable. Elle mangeait avec gourmandise, dormait avec paresse, se baignait avec volupté, souriait lorsqu'on la prenait dans les bras, éclatait de rire à la moindre occasion, et souriait encore lorsqu'on la reposait par terre et qu'elle se sentait libre de ses mouvements. Elle supportait la douleur et les contraintes sans se plaindre, savait attendre avec patience, et jouer avec entrain... Son humeur enfin, perpétuellement ensoleillée, projetait sur son entourage une énergie bienfaisante et réparatrice, qui semblait subtilement transformer le monde en une chose plus belle, plus légère et plus douce.

Le prêtre troqua la soutane contre une blouse d'instituteur. Quant à Miranda, qu'il adorait, elle passa quelques années d'un bonheur paisible, et vit apparaître ses premières rides avec un étrange et profond soulagement. Elle fit même couper ses cheveux, lorsque Lucinda eut trois ans, comme pour retirer à son visage l'apanage le plus évident de sa beauté, et elle demeura ainsi, sans fard et sans parfum, assouvie dans cette nouvelle identité qu'elle avait enfin méritée et conquise.

Tous les dimanches, ils se rendaient chez la Mère, qui les attendait depuis l'aube – qui les attendait, en fait, depuis leur dernier départ.

« Miranda, ma chérie, te voilà enfin, avec toute ta petite tribu... Tout le monde va bien ? Va, Lucinda, tu peux jouer à l'étage – est-ce que tu lui as cousu cette jolie robe cette semaine ? Et vous, mon Père – excusez-moi, je ne devrais plus vous appeler comme ça, mais je n'arrive pas à m'y faire, j'espère que vous ne m'en voulez pas – votre travail se passe bien ? Oh, Miranda, quel dommage que tu t'entêtes à te couper les cheveux si courts – vous n'êtes pas d'accord avec moi, mon Père ? Tu as les plus jolis cheveux du monde, même ceux de ta sœur,

qui ne sont pourtant pas vilains, ont toujours paru ternes à côté des tiens.... Et Lucinda ? Est-ce qu'elle commence à savoir ses lettres ? Oh, je me souviens, Amanda les savait à un an – vous qui êtes dans l'enseignement, mon Père, vous devez vous rendre compte du prodige ! »

Le prêtre, d'une nature patiente et comblé par l'existence, entourait sa belle-mère de prévenances de courtisan. Il réparait les fuites et arrachait les souches, et apportait même souvent le repas du déjeuner. Peu de temps après la naissance de Lucinda, il lui fit même installer le téléphone – événement qui fit trembler la *maison* jusque dans ses fondements, et qui constitua l'une des plus grandes joies de l'existence de la Mère.

La solitude dans laquelle elle avait survécu, la distances qui la séparait de ses filles, l'absence même de son mari, tout lui fut plus supportable du jour où cette machine ombilicale prit place près de la cheminée. Le technicien qui vint pour l'installation, et dont la Mère observa tous les gestes avec une grande attention, conseilla vainement de mettre la prise à l'autre coin de la pièce, mais la Mère fut plus forte que lui, et le téléphone, pour lequel elle avait déniché un guéridon idéal, trôna comme de juste entre le fauteuil, l'âtre et le chat.

Miranda prit l'habitude de téléphoner une fois par jour, et Amanda, lorsque la navigation le lui permettait, une fois par semaine.

« Lucinda est si mignonne, disait la Mère, cette enfant est un vrai ravissement ! Non pas qu'elle soit aussi belle que sa mère ou aussi intelligente que toi – oh, elle est mignonnette et elle se débrouille très bien, ce n'est pas ça – mais elle est si gaie, Amanda ! La gaieté n'est pas fréquente chez les enfants, souviens-toi comme tu étais grave... J'ai toujours dit que les gens les plus intelligents ressentaient davantage la misère de la condition humaine... Eh bien cette petite fille est heureuse de vivre, crois-moi, elle jouit de la vie comme personne, et c'est une vraie leçon de sagesse que de la regarder. Et Miranda, c'est étonnant ce que la maternité peut transformer une femme, elle est si patiente, si calme, si gentille... Certaines femmes sont mères avant de l'être, et d'autres ne le deviennent jamais, c'est comme ça. Eh bien Miranda

*est mère jusqu'au bout des ongles. Et toi ma petite fille ? Tu mènes toujours ta vie d'artiste ?
Ah ! Il faut de tout pour faire un monde, Amanda... Et dis-moi, comment va Hans ? »*

Et Amanda, lorsqu'elle raccrochait, se sentait indiciblement soulagée de savoir qu'il y avait par delà la mer un village qu'elle connaissait par cœur, avec une maison tout encombrée, et une vieille dame immobile qui l'attendait, qui l'aimait, et qui ne changerait jamais.

Chapitre 42

La mort arriva par un jour de printemps.

Amanda et Hans avaient, le matin même, contemplé la mer immobile, semblable à un infini miroir du ciel, dans une sérénité muette. Puis ils avaient fait escale dans l'un de leurs ports préférés, avaient langoureusement déjeuné sous un arbre en fleurs, et Amanda s'était absentée, comme à l'accoutumée, pour téléphoner à la Mère.

Mais ce n'était pas la Mère qui avait décroché, c'était la voix minuscule et terrifiée de Miranda. « Maman est morte », avait-elle articulé.

Il y eut un instant de naufrage, si intense qu'Amanda ne se souvint jamais de ce qu'elle avait dit ou fait à ce moment. C'était comme si l'équilibre invisible du monde avait chaviré, comme si des milliards d'espace déferlaient vers sa poitrine à une vitesse vertigineuse, comme si son corps devenu trop étroit allait exploser sous la pression immense, surhumaine, de sa douleur.

Puis le chaos qui menaçait de tout détruire se résorba, et Amanda reprit conscience, hébétée. Il y avait un oiseau par terre qui picorait des miettes de pain. Il y avait l'ombre ciselée du marronnier sur le sol. Il y avait la chaleur de midi, le bruit du café derrière elle, il y avait la

robe qu'elle portait, et tout cela se remettait en place comme des morceaux qui se recollent après la fracture – et tout était si terriblement absurde qu'elle restait figée. Figée dans sa surprise d'avoir survécu à la mort, et de devoir encore accomplir les gestes de la vie.

« Il faut que je le dise à Hans », parvint-elle à penser.

Et Hans la vit s'approcher, d'une démarche d'automate, hagarde, et les yeux si noirs qu'ils ne paraissaient plus humains.

Les quelques heures qui suivirent, dans la clausturation des gares et le martèlement inquiétant des trains, ressemblèrent à une attente. Amanda, recroquevillée contre Hans, ne parlait pas, et pleurait ses larmes ténébreuses presque sans discontinuer. Hans lui murmurait de loin en loin des mots apaisants et inutiles.

« Je ne veux pas la voir morte, répétait-elle. Ca me fait peur. »

Chapitre 42

Regardez-moi comme ils m'ont endimanchée, avec cette robe à rayures et ces chaussures vernies, j'ai l'air d'une grenouille de bénitier. Ca, je l'ai toujours dit, les suaires, c'était plus propre, on vous saucissonnait là-dedans et au moins vous n'aviez pas l'air de vous rendre à une soirée mondaine... Non, mais franchement, il ne manque plus que le sac à main !

Elle est gentille, cette Miranda, je ne savais pas qu'elle m'était si attachée. Ca a toujours été une enfant assez réservée, finalement – mais il n'est pire eau que l'eau qui dort, et ça ne m'étonne qu'à moitié. Je me doutais bien qu'elle ne pourrait pas m'entendre, elle a toujours été assez rétive aux choses de la religion... Mais que fait Amanda ? Ils devraient bientôt arriver, maintenant...

Ah ! Les voilà. Oh, mais dans quel état elle s'est mise, avec ses yeux tout noirs et ses cheveux emmêlés ! Amanda ! Amanda ! Tu m'entends ?

Ca alors, je ne m'y attendais pas. J'étais persuadée qu'elle m'entendrait, elle, comme deux et deux font quatre. Remarquez, elle a toujours été très réceptive, mais pas forcément à sa mère...

Ah, vivement qu'ils clouent ce cercueil, ce que c'est agaçant de se voir comme ça... Mieux vaut que je regarde mes filles, le spectacle est plus joli. C'est vrai, quand je les vois toutes les deux, comme ça, serrées l'une contre l'autre, je suis vraiment fière d'elles. J'ai toujours dit qu'elles étaient plus proches qu'elles n'en avaient l'air – c'est dans le malheur qu'on voit vraiment les liens.

Je ne sais pas où est le curé, tiens, probablement avec la petite. Il s'est occupé de tout, ça, il faut le lui reconnaître, il n'est pas très folichon, mais il a les épaules solides, il s'occupera bien de Miranda. Quant à ce pauvre Hans, lui, il a l'air à peu près ausis à l'aise qu'un chiot dans un jeu de quilles. J'ai toujours eu de la sympathie pour ce garçon- le genre un peu rêveur, la tête dans les étoiles et les pieds pas du tout sur terre.

Amanda ? Amanda ? Non, rien à faire. Quand elle a décidé d'être triste, celle-là, pas moyen de lui remonter le moral. Elle est comme ça depuis qu'elle est petite. Ce pauvre Hans va en voir des vertes et des pas mûres, si vous voulez mon avis... Oh, quelle bourrique de ne pas m'écouter ! J'avais quelques petites choses à lui dire, moi ; qu'elle était devenue très jolie, par exemple, et puis aussi qu'avec le temps, elle fera sûrement une bonne mère. Et puis surtout, surtout, qu'elle ne se retourne pas les sangs comme elle le fait. A quoi ça sert ? On ne meurt pas avec ses parents, surtout pas aussi jeune... Elle a toute la vie devant elle. C'est tout elle ça, cette petite n'a jamais eu le sens des priorités. Mais regarde ton homme, Amanda, et donne-toi un coup de peigne, au lieu de me regarder et de pleurer comme une madeleine parce que le chat a élu domicile sur mon ventre !

Ca, je la connais pas cœur, elle va se mettre la rate au court-bouillon parce qu'elle n'était pas là, et elle va lui mener une vie d'enfer...

Enfin, ça lui passera. Le chagrin, ça n'a qu'un temps.

Il y a quand même une chose qui m'embête. Je suis sûre qu'ils vont bazarder toutes mes affaires.

Chapitre 43

Une brûlure agressait les yeux d'Amanda dès que son regard croisait le corps de la Mère ; une brûlure qui s'intensifiait à mesure que la vision se faisait plus nette, et qui devint presque insoutenable lorsqu'elle décida d'affronter la douleur et de regarder la mort en face.

Elle ne put soutenir ce regard que quelques instants : le nez pincé, les lèvres bleuies, la rigidité de statue, la robe à rayures, le chat sur le ventre. Puis la douleur recula progressivement, lorsque la blancheur de la peau se mit à briller, et que la lumière baissa tout autour. Amanda se retrouva dans une pénombre surnaturelle, d'où n'émergeaient que des formes indistinctes – la seule source de lumière provenant du visage et des mains jointes de la Mère, étincelantes comme en un rêve.

Elle resta là quelques minutes, puis elle se retourna vers Hans qui était derrière elle, et vers Miranda qui pleurait doucement à côté. Elle eut du mal à discerner l'expression et les contours du visage de Hans, car il faisait si sombre tout à coup que le jour ressemblait à la nuit.

- Je crois que je ne vais plus pleurer, maintenant, dit-elle.

Elle se fraya un chemin, à tâtons, parmi les objets et les meubles, et se dirigea vers la lumière du dehors. Mais la porte ouverte ne s'ouvrait plus sur la lumière. Il n'y avait plus de lumière nulle part, ni dans le ciel, ni dans le feu qu'elle entendait crépiter.

- Je suis dans le noir, murmura-t-elle, effrayée.

Hans s'approcha d'elle et lui prit le visage dans les mains. Elle toucha son visage, compulsivement, pendant quelques secondes, puis se calma soudain.

- Elle a emporté la lumière, conclut-elle tristement.

Et Hans, qui n'avait jamais vu ses yeux si vides, sut qu'elle était aveugle.

Chapitre 44

La messe fut dite pour sept personnes, dans l'église où Amanda avait voulu allumer des milliers de cierges. Une lueur jaune et tremblante, presque semblable à celle du feu de la cheminée, tombait sur le grand cercueil, et la voix du nouveau prêtre de la paroisse, un jeune homme sombre et maigre, résonnait dans le silence.

« Tu enterreras ton père et ta mère. Tu porteras en terre leur corps déchiré et chéri. Et nulle prière, nul dieu ne pourra te porter secours, car tout l'amour du monde ne les retiendra pas. Il faut habituer les enfants à la douleur, car c'est elle qui les attend.

Il faut les empêcher de tomber du haut d'un monde sans mort, où toutes choses ont leur guérison. »

Les parents de Hans, en retrait au fond de l'église, étaient impassibles. Miranda carressait tristement les cheveux de Lucinda. La petite avait sept ans aujourd'hui, et atteignait l'âge de raison au pied du mur de bois et de silence qui enfermait sa grand-mère. Elle avait tenu à porter aujourd'hui sa plus jolie robe, et à cueillir des centaines de fleurs. Son père, calmement, la berçait sur ses genoux.

Hans ne pensait à rien, ébloui par la lumière des cierges, et serrait anxieusement la main inerte d'Amanda. Il tournait sans cesse la tête vers elle, machinalement, comme si 'espérait à chaque fois retrouver son regard. Mais une cloison de ténèbres les séparait désormais, et Amanda voyait à travers lui, tournée vers un monde invisible.

Dans ce monde, une lueur spectrale filtrait des parois du cercueil, et miroitait dans l'obscurité. Les milliers de cierges brillaient comme de lointaines étoiles, à travers un brouillard diffus. La voix du prêtre résonnait, sans origine et sans corps, comme celle d'un dieu.

« Tu enterreras ton père et ta mère », disait-elle. « Tu porteras en terre leur corps déchiré et chéri. »

Chapitre 45

Un vent mauvais et des nuages d'orage s'acharnèrent pendant deux mois sur le voilier. Amanda, indifférente à la lumière, à la houle, au danger, restait durant tout le jour dans sa cabine, avec des bougies autour d'elle. Comme une Ophélie à demi noyée, elle se laissait porter et tourmenter par la mer sans la moindre réaction.

Hans, lui, profitait du vent pour crier et de la pluie pour pleurer, luttant contre les éléments avec un âpre désespoir. Le pilotage était chaque jour plus difficile, et le froid avait fait de profondes entailles dans ses mains. Mais il continuait, pourtant, à tenir le gouvernail et à dérouler les ocrdages, seul comme il ne lui était jamais arrivé de l'être. Parfois, il pensait que la vie l'avait trahi, et qu'il devrait l'abandonner – tout lâcher, sans souci des récifs et de la foudre, pour s'allonger à jamais aux côtés d'Amanda. Puis la colère reprenait le dessus, et il se jurait en pleurant qu'ils seraient heureux malgré le noir, la mort et les tempêtes, qu'il arracherait les yeux d'un ange pour rendre la vue à Amanda, et qu'il la forcerait à oublier.

Alors la nuit tombait, et le vent avec elle. Le noir descendait sur toutes choses et digérait lentement le monde. C'était le seul moment où Amanda sortait de sa torpeur. Hans, épuisé, les mains blessées, se jetait sur le lit.

- Est-ce qu'il fait nuit ? demandait Amanda.

- Oui .

- J'ai entendu la tempête.

Hans regardait son visage infirme, ses orbites pleines de noir. Puis il détournait les yeux, découragé.

- Le vent tombe toutes les nuits, et se lève chaque matin, disait-il. C'est absurde.

- Tu veux que nous restions à terre ?

- Non, je crois que je deviendrais fou si nous restions immobiles.

Amanda passait maladroitement les mains sur son visage.

- Un jour, disait-elle, le vent tombera et je retrouverai la vue.

Mais le ton de sa voix trahissait son absence d'espoir.

- Un jour, répétait Hans sombrement.

Amanda aurait voulu lui parler de l'obscurité qui la rongait, lui exprimer sa peur d'avoir perdu le monde, d'avoir perdu le visage de son amour, de ne jamais le voir changer et vieillir. Mais elle se taisait, dans un dernier effort pour l'épargner, et cet effort l'épuisait tellement qu'elle restait sans force.

Hans avait l'impression qu'elle était morte elle aussi, morte sans se débattre, en le laissant tout seul. Il avait parfois envie de la protéger, de lui masser les paupières, de la faire rire. Mais le plus souvent, il n'avait envie que de s'allonger à côté d'elle et de perdre conscience le plus vite possible. Il ne pouvait pas partager sa douleur, et elle ne pouvait pas partager la sienne ; ils devaient rester là, elle dans le noir qui l'étouffait, lui dans la solitude, jusqu'à ce que quelque chose les sauve.

Certaines nuits, ils faisaient l'amour en pleurant, comme une déchirante prière qui prend naissance, s'enflamme et s'éteint dans le silence assourdissant du tombeau.

Chapitre 46

Pendant plusieurs mois, Miranda alla chaque jour à la maison de la Mère. Elle prit l'habitude, dès qu'elle fut assez forte pour ne plus pleurer, d'emmener Lucinda avec elle. Elles restaient là quelques heures, se laissaient gagner par la présence des choses, et pénétraient dans leur univers calme, comme on se promène parmi des ruines.

Il y avait une certaine beauté, ou plutôt une certaine épaisseur, dans cet immense désordre qui avait sédimenté toute une existence, et dans lequel Miranda trouvait parfois des morceaux de son enfance.

Il ne fallait pas aller trop vite, car les choses opposaient alors une mystérieuse résistance. Un mouvement brusque aboutissait presque invariablement à un effondrement dangereux ; une volonté trop active se faisait invinciblement submerger par un sentiment d'impuissance. Il fallait se laisser faire par la maison, la décortiquer doucement, en respectant l'ordre impénétrable qu'elle imposait. On ne pouvait pas choisir quelle pièce on allait fouiller, trier et déblayer. On faisait ces choses sans violence, un jour ici, le lendemain ailleurs, ôtant les objets les plus accessibles, les moins lourds, découvrant sans cesse une nouvelle configuration des lieux qui rendait impossible tout projet précis.

Lorsque Miranda se sentait trop découragée, elle s'en remettait à sa fille. Lucinda repérait instinctivement la zone accessible où elles pourraient travailler, et son choix, que rien ne justifiait, se révélait toujours aussi bon qu'un autre, et leur permettait d'avancer.

C'est ainsi, par toutes petites touches, que la maison se dénuda peu à peu. Le phénomène était si lent qu'il semblait imperceptible, et d'une semaine sur l'autre, on avait toujours autant de mal à se frayer un passage. Mais Miranda savait qu'il ne pouvait en être autrement. On n'y verrait clair que lorsque tomberait le dernier voile, lorsqu'on ouvrirait la dernière poupée russe.

En attendant, il fallait continuer à l'aveugle, sans jamais entrevoir la fin.

Chapitre 47

Hans rêvait. Du moins il devait rêver, car la terre autour de lui n'était plus ferme, mais tanguait comme le pont immense d'un bateau. L'horizon, barré d'arbres et de bâtisses, ondulait

irrégulièrement, et Hans marchait avec précaution sur un chemin où il risquait sans cesse de perdre l'équilibre. Ce n'était pas désagréable, pas même étrange en fait.

La seule chose inquiétante était cette rivière noire, dont il remontait le cours, et qui charriait ce qui lui avait semblé de prime abord les restes d'un naufrage.

Des algues rousses, emmêlées, flottaient à la surface de l'eau, très calme malgré la rapidité du courant, et parfaitement opaque.

Le premier objet qu'il put distinguer fut la robe verte d'Amanda, puis il vit dériver une petite planche de bois sur laquelle on avait fixé et allumé plusieurs bougies.

Hans remontait vers la source, qu'il savait proche, mais que la houle du terrain dérobaient sans cesse à sa vue. Il escalada une colline, où le torrent noir se déversait sur un lit de pierres multicolores. Des mouettes silencieuses tournoyaient au-dessus de lui, et il faillit tomber plusieurs fois avant d'atteindre la grotte dont jaillissait l'eau noire.

A l'intérieur, il faisait frais et sombre comme dans une église, et l'air était légèrement suffocant. L'eau surgissait de la pierre, et lorsque Hans la toucha, il frissonna de tous ses membres.

- Vous y voilà, mon petit Hans, dit une voix qu'il reconnut immédiatement.

Il se tourna, et les parois de la grotte étaient soudain cachés par un gigantesque amoncellement de meubles, de coffres et de livres. A côté d'un feu surgit de nulle part, la Mère était assise dans son fauteuil, dans sa robe à rayures, et le considérait avec un amusement bienveillant.

- Je ne sais pas trop si vous allez m'écouter, parce que vous êtes du genre à ne faire que ce qui vous chante, mais je voudrais vous donner un conseil.

Hans s'approcha.

- Oh je sais ce que vous pensez, que tout ça c'est de ma faute, que je n'avais qu'à pas mourir... Croyez-moi, si j'avais eu le choix, je n'en serais pas là. Mais là n'est pas la

question. La question, vous le savez aussi bien que moi, c'est Amanda. Cette petite a toujours été très compliquée, et je pensais bien qu'elle allait vous en faire voir, mais quand même pas à ce point là. Aveugle ! Rien que ça ! Notez que quelque part, je suis touchée, mais ça commence à bien faire.

Hans n'osait plus bouger, et se concentrait sur la voix qui résonnait. Il remarqua que l'intérieur de la grotte, depuis quelques instants, ne tanguait plus.

- Eh bien voici mon conseil, vous en ferez ce que vous voudrez – à mon avis ça ne vous plaira qu'à moitié, mais je suis sûre que vous y viendrez.

- Dites-moi ?

- Si elle refuse de s'accrocher à la vie, il faut user des grands moyens, Hans. Il faut accrocher la vie en elle. Tenez, regardez la source, derrière vous.

Hans se retournait, et se trouvait tenir entre ses mains une longue et fine bouteille de verre coloré. Il s'approchait de la source, et, sans réfléchir, versait dans l'eau le contenu du flacon. Quelques gouttes, qui semblaient de lumière pure, se répandirent dans l'eau – et la lumière, de proche en proche, absorbait le noir et rendait l'eau à sa transparence.

Au fond de l'eau, juste avant de s'évanouir ou de s'éveiller, Hans distinguait une fabuleuse émeraude.

Chapitre 48

La tempête se calma, un soir de septembre, et ne se releva pas. Ni le lendemain, ni le surlendemain, Hans n'eut à affronter les vents. La mer était redevenue belle, langoureuse et pleine de transparences. Le ciel, qui se dégradait du rose très pâle au bleu profond, et dans lequel brillait encore l'étoile polaire, paraissait innocent de toutes les menaces qu'il avait conçues.

Hans alla chercher Amanda et la guida jusqu'au pont. Elle se laissa faire en souriant.

- Quelle heure est-il, Hans ? demanda-t-elle.
- Tiens, mets tes mains sur le bord. Et dis-moi ce que tu ressens.
- Je sens le soleil, encore tiède, qui doit être pâle. C'est le matin.
- Et puis ?
- Je sens l'odeur des produits que tu mets dans l'eau pour nettoyer le voilier.
- Oui, dit Hans. Le pont est lustré, il brille encore par endroits. Et puis ?
- Je sens les embruns sur ma peau, et mes cheveux sont décoiffés par la brise. J'entends claquer les voiles, j'entends rire quelques mouettes – je dirais deux ou trois.

Elle avança la main, et Hans se précipita pour se trouver sous sa caresse.

- Nous allons faire une escale, dit-il. Tu marcheras pieds nus dans le sable, tu mangeras quelque chose de bon, tu sentiras le parfum du jasmin.
- Et après, tu me joueras de la musique ?

Hans se sentait de force à faire n'importe quoi. Ils s'arrêtèrent au bout d'une plage blanche, que l'eau venait amoureusement lécher, et ils coururent quelques minutes. Le noir était plus lumineux lorsqu'Amanda était dehors, et les sensations qu'elle éprouvait étaient si agréables qu'elle n'avait presque plus peur.

Hans la dépassa et se retourna pour l'attendre. Quand elle se cogna à lui, ils rirent, puis Hans l'écarta doucement.

- Amanda, dit-il sur un ton inhabituel.
- Quoi ?
- Il y a les empreintes de tes pas dans le sable...

Amanda cessa de rire et se pencha sur le sol. Hans accompagna sa main jusqu'à l'empreinte, qu'elle caressa en hochant la tête.

- Ce n'est pas moi qui laisse ces traces, dit-elle en souriant.
- Je t'assure...

- Je veux dire, c'est parce que je ne suis plus seule. Je suis lourde, tu comprends ? Je suis enceinte.

Hans eut un moment de vertige, puis il vit le sourire paisible d'Amanda, et ses yeux fermés qui semblaient pouvoir s'ouvrir sur une nouvelle couleur.

- Tout ira bien, murmura-t-elle.

Chapitre 49

La grossesse d'Amanda se déroula sans nausée ni médecin, entre terre et mer. La sensation d'être le centre du monde, le tabernacle d'un événement sans précédent, ne la quittait pas. Elle avait le visage languide et rayonnant, les yeux souvent fermés, la peau du ventre tendue et veloutée.

Souvent, Hans lui décrivait le monde au-dehors d'elle-même, et elle l'écoutait religieusement, comme pour se préparer à son retour parmi les hommes.

- Il y a un vieil homme au bout de la jetée. Il a une canne à pêche mais je crois qu'il est juste là pour regarder la mer... Il a un air candide, comme si à cet-âge là on redevenait forcément innocent.

- Et les cris d'enfants ?

- Trois petites filles sur la plage – non, deux filles et un garçon. Ils sont tous les trois blonds comme les blés, et habillés pareil. Ils doivent avoir... six, quatre et deux ans.

- Et la mer ?

- Bleue foncée au large et plus verte sur le rivage. Le soleil est déjà bas, et la lumière est oblique et dorée, comme tu l'aimes. Le crépuscule ne tardera pas.

Amanda souriait, les yeux clos.

- A l'intérieur, il se passe tant de choses. Je peux voir le dessin de ses mains, à présent. Elles sont encore transparentes, et fragiles, mais elle se serrent parfois. Il fait une douce pénombre, une douce chaleur. L'eau est toute enveloppante.

- Tu es sûre que ce sera un garçon ?

- Je le vois déjà depuis plusieurs jours. C'est déjà un garçon, mon amour.

- Quelle couleur y a-t-il, au dedans ?

- Gris-vert. Il n'y a pas de surface, ni de gravité, ni de sens. Il n'y a pas de tempête. Il flotte.

- Et son cœur ?

- Si je me concentre, j'arrive à l'entendre. Un battement presque aussi fort que le mien. Ce qui est le plus frappant, je crois, c'est à quel point il est vivant.

Hans souriait à son tour. Amanda lui avait dit qu'elle recouvrerait la vue à la naissance, et il avait hâte de retrouver son regard.

Chapitre 50

Lucinda était seule en bas lorsque le téléphone sonna, et Miranda, persuadée qu'il s'agissait du père de la petite, ne s'inquiéta pas.

Elle était installée dans un rayon de soleil, dans son ancienne chambre, et s'était assise sur le parquet poussiéreux pour examiner le contenu d'un vieux tiroir plein de papiers et de lettres. Un parfum d'encre et de cire émanait du tiroir où des écritures surannées s'effaçaient lentement sur des papiers d'autrefois.

Miranda prenait les papiers au hasard et les lisait distraitement. Parmi les actes de mariage et de naissance, les diplômes et les carnets de bal, la Mère avait conservé les premières lettres d'amour de son mari, qui étaient usées à force d'avoir été relues, quelques dessins d'Amanda, représentant invariablement des bateaux et la mer, et plusieurs mèches de ses propres

cheveux. La cavalcade de Lucinda dans l'escalier la tira de sa rêverie, et elle tourna nochalamment la tête pour voir apparaître sa fille.

Lucinda, qui était encore à l'âge où le réel et le merveilleux ne forment qu'un seul continent, avait un étrange sourire aux lèvres.

- Tu ne devineras jamais qui vient d'appeler, dit-elle.

- Ton père ?

- Non.

- Amanda ?

- Non.

- Hans ?

- Non, non, quelque chose de beaucoup plus bizarre.

Miranda reposa les papiers dans le tiroir.

- Je donne ma langue au chat, dit-elle.

- C'était Grand-Mère. Elle m'a dit : « *Ma chérie, tu diras à ta mère qu'elle ne doit rien jeter. Elle peut vendre tout ce qu'elle veut, mais par pitié ! Qu'elle ne jette rien, pas même un vieil entonnoir !* »

- C'est tout ?

- Oui.

Miranda, à ce récit, ne se demanda pas si les fantômes existaient, ni si sa fille devenait menteuse ou fantasque – non, en vérité, elle avait l'esprit entièrement absorbé par le projet, d'une évidence lumineuse, qui venait d'éclorre en elle.

- Mais oui, bien sûr ! dit-elle en se relevant énergiquement.

- Maman ?

- Ne t'inquiète pas, Lucinda, tout va aller bien. Tu sais ce que nous allons faire ? Nous allons transformer cette maison en brocante, Lucinda, toi et moi, et les gens viendront de cinq lieues à la ronde pour nous acheter de vieux entonnoirs !

Et c'est ainsi que la maison de la Mère, qui avait toujours été un objet de fascination pour les villageois, s'orna d'une enseigne et d'une fabuleuse caisse enregistreuse mécanique. Miranda avait aménagé les douze pièces de manière à livrer un étroit passage aux clients, qui, avec l'impression quasi-religieuse de profaner une pyramide, passaient souvent plusieurs heures à ouvrir les coffres, secouer les boîtes et tirer les tiroirs, à ausculter les tas et les piles, découvrant au hasard de leur fouille les mystérieux vestiges d'une autre existence.

On venait là chercher des livres, des bibelots, des ustensiles de cuisine, des jouets, des outils, des vêtements, des meubles ; on venait là aussi pour le seul plaisir de violer cette intimité prostituée ; on venait là enfin pour montrer aux enfants la maison légendaire où la fortune avait frappé de son revers la famille la plus riche du village, le jour où naissait, d'un père centenaire, un bébé parlant dont les yeux changeaient sans cesse de couleur.

Miranda, doucement mais sûrement, fit fortune, et, si étrange que cela puisse paraître, put continuer son propre commerce pendant près de quarante ans sans avoir besoin de renouveler quoi que ce soit.

Les deux seules choses qu'elle ne consentit jamais à vendre furent les lettres d'amour de son père, qu'elle fit incruster à prix d'or sur le sarcophage de sa Mère, et le fauteuil de celle-ci, qu'elle fit rempailler, et qu'elle utilisa elle-même dans sa vieillesse, car il n'en existait aucun d'aussi confortable dans tout l'univers.

Chapitre 51

Les douleurs de l'enfantement prirent Amanda en pleine mer, en fin d'après-midi. Cela faisait des jours et des jours qu'elle se préparait à ce moment, qu'elle considérait comme une cérémonie, et dont elle avait organisé les détails mille fois.

Elle appela Hans pour l'aider à monter sur le pont, puis elle lui demanda de lui apporter un couteau à bois, le violon, une bassine d'eau bouillie, des ciseaux stériles et une brosse.

Avec le couteau, elle grava un cercle sur le pont ; avec la brosse, elle démêla ses cheveux, puis elle se déshabilla entièrement, et, une fois nue, après avoir donné un baiser à Hans, elle s'installa à l'intérieur du cercle avec la bassine et les ciseaux.

- Je voudrais que tu mettes le cap à l'est, mon amour, pour que nous puissions voir tous les trois le soleil se lever.

C'était la première fois qu'Amanda parlait avec autant d'assurance de la vue qu'elle allait recouvrer, et Hans, qui avait déjà peur pour elle, imagina un instant qu'elle se trompait, qu'elle pouvait rester aveugle pour toujours. Mais il obéit à sa requête, et, lorsqu'il quitta le gouvernail pour la regarder à nouveau, elle était allongée dos au bois, au centre de son cercle.

- Tu ne dois plus franchir la ligne, mon amour, dit-elle.

- Qu'est-ce que je peux faire ?

- Quand le moment sera venu, pour conjurer la peur, il faudra que tu joues du violon.

Hans se sentait si inutile et impuissant qu'il lui fut reconnaissant de lui confier cette tâche.

- Il faudra que tu y mettes tout ton amour, et que tu joues jusqu'à la fin, jusqu'à ce que tu l'entendes crier, c'est très important.

Hans la regardait d'un air malheureux ; elle avait la tête tournée vers lui, mais ses yeux noirs le traversaient.

- Quand il aura crié et que la musique se sera arrêtée, alors seulement j'ouvrirai les yeux et je retrouverai la vue.

L'attente fut lente, et douloureuse ; Amanda avait le visage qui se crispait de temps en temps, dans une grimace qui laissait devenir de sanglants déchirements, et Hans faisait les cent pas autour du cercle, ne sachant que regarder. La nuit qui tombait l'étouffait d'angoisse, et le corps nu d'Amanda, avec son ventre mouvant qu'elle caressait patiemment, lui paraissait si fragile qu'il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer disloqué et inerte.

Il avait envie de s'allonger à côté d'elle, mais dès qu'il s'approchait un peu trop, elle lui disait doucement de s'éloigner.

- Tu n'as pas froid ? lui demandait-il souvent.

- Non, mon amour, répondait-elle.

Mais il voyait bien que le vent de la nuit lui donnait la chair de poule.

Vers minuit, Hans songea pour la première fois qu'il allait être père.

- Amanda ?

- Oui ? Murmura-t-elle.

- Comment allons-nous l'appeler ?

Elle sourit.

- C'est toi qui dois choisir son nom.

Hans n'y avait jamais réfléchi, mais le nom sortit de sa bouche comme s'il le connaissait depuis toujours.

- Alors, est-ce que tu es d'accord pour que je l'appelle Ulysse ?

- Cela lui va bien, dit-elle en souriant toujours . C'est un très beau nom.

A deux heures, Amanda commença à s'agiter et sa voix se fit plus plaintive.

- Mon amour, tu es là ?

Hans, qui était à la lisière du cercle, tendit la main vers ses cheveux.

- Oui, je suis là. Tu crois vraiment que je pourrais dormir, par une nuit pareille ?

- Il fait si noir, Hans, et depuis si longtemps... J'ai l'impression que le soleil ne se lèvera jamais.

- Je vais t'allumer des bougies.

- Non, s'il te plaît, je préfère que tu restes à côté de moi... J'aurais peut-être dû aller à l'hôpital, mon amour... Il y a des femmes qui meurent.... Je ne vais pas mourir, hein ?

- Non, tu ne vas pas mourir. Tu vas mettre au monde notre fils, et puis tu retrouveras la vue. C'est ce que tu as toujours dit.

- Et si je me trompais, Hans ? Si je me trompais ?

- Rappelle-toi lorsque tu allais au bord de la falaise. Est-ce que tu avais peur de tomber ?

- Non.

- Il faut que tu y croies encore. Moi, je crois.

- Est-ce que tu pourrais me jouer de la musique, maintenant ?

- Oui.

- Et si je crie, il ne faudra pas t'arrêter.

- Tu ne veux pas que je te tiennne la main ?

- Non, je veux que tu joues, sans t'arrêter, même si je pleure, même si je meurs. C'est la seule chose qui me rassure.

Hans avait la peur au ventre et la mort dans l'âme, et le découragement d'Amanda lui était plus douloureux que tout le reste. Alors il se mit à jouer pour la rassurer, comme s'il se fût agi d'une dernière volonté, d'une chose sacrée qu'il lui donnait avec ferveur.

Sa musique fut d'abord tourmentée et violente, puis, à mesure que les étoiles tournaient que la pâlisait la nuit, elle devint plus calme et plus apaisante.

A quatre heures, Amanda, couverte d'une sueur glacée, se mit à chanter, d'une voix faible d'abord, puis plus forte. Lorsqu'un cri lui échappait, qui transperçait la mélodie, Hans

changeait de ton, ou improvisait une nouvelle phrase pour l'intégrer. Le chant d'Amanda, de plus en plus saccadé, de plus en plus dissonant, se chargeait, avec l'accompagnement attentif du violon, d'une beauté convulsive.

Il ne fallait pas s'arrêter, c'était comme si la musique était le fil qui les maintenait ensemble, et en vie, et ni les contractions terribles de ses entrailles, ni ses cris, n'eurent raison d'Amanda : elle accoucha en chantant.

Le dernier quart d'heure fut si intense que Hans se souviendrait à jamais de chacune de ses secondes. Il y avait la musique effrénée, essoufflée, magnifique d'espoir et d'angoisse – il y avait le sang et la chair qui jaillissaient du corps écartelé d'Amanda – et tout autour d'eux, les trouées aveuglantes et rouges de l'aube la plus belle et la plus violente qu'il avait jamais vue sur la mer.

Enfin, le bébé cria, et, en une fraction d'instant, tandis que ses doigts ensanglantés lâchaient le violent et l'archet, là, dans le brutal silence de la mer, Hans vit les paupières d'Amanda s'ouvrir sur des yeux verts si scintillants qu'il se mit à sangloter.

Epilogue

1.

De la nuit de la naissance d'Ulysse restèrent deux traces indélébiles : une tache rouge, circulaire, sur le pont du bateau, à l'endroit où sa mère avait versé son sang, et deux petits croissants noirs dans les iris changeants d'Amanda.

L'enfance d'Ulysse fut une période calme et heureuse ; Amanda et Hans continuèrent les concerts, renforcés dans leur art par leur intense expérience commune, et ils acquirent une certaine notoriété le long de la côté Sud. Ils gagnèrent assez d'argent pour vivre, et lorsque Miranda leur donna ce qu'elle estimait valoir la moitié de la brocante, ils achetèrent une petite maison en bois, sur pilotis, dans une minuscule île au large de la Ville.

Le petit Ulysse grandit ainsi entre l'île, où il joua ; le voilier, où il apprit le danger et la maîtrise ; et les scènes improvisées, où il s'enivra de musique et de foule.

Il ne mit, comme sa mère, jamais les pieds à l'école, et resta solitaire, comme son père, jusqu'à l'adolescence.

Une fois par an, pour Noël, ils revinrent dans l'hiver de leur côté natale, où les parents de Hans, le prêtre, Miranda et Lucinda les accueillirent toujours à bras ouverts.

Et puis Ulysse grandit, et commença à étouffer dans l'espace clos où s'épanouissait le formidable amour de ses parents. Il les quitta très jeune, après les avoir traités de lâches et de simples d'esprit, après avoir pleuré et s'être excusé de son départ, pour accomplir son destin sur la terre ferme.

Ce qu'il découvrit dans le vaste monde contrastait tant avec la douceur surnaturelle de son enfance qu'il s'engagea dans un projet de révolution auquel il s'adonna avec un certain héroïsme. Il revint cependant toujours panser ses blessures auprès de ses parents.

L'amour d'AManda et de Hans l'un pour l'autre ne faiblit jamais. Le temps passé, l'air marin et la longue habitude de l'autre finirent par gommer jusqu'à leurs différences physiques ; ils vieillirent de la même façon, reçurent les mêmes rides d'expression sur le visage, le même hâle sur la peau, et gardèrent tous deux la silhouette de leurs seize ans. Plus tard, les filaments d'argent dans leurs cheveux achevèrent cette ressemblance, et nul ne put jamais les voir passer sans savoir qu'un seul cœur les animait tous deux.

Ils ne cessèrent jamais de faire l'amour, de regarder la mer et de se parler continuellement. Ils aimèrent leur fils d'un peu loin, sachant que son destin le séparerait d'eux, et se retrouvèrent, intacts, quand il fut parti.

Ils fuirent toujours le pouvoir et la servitude, la misère et le profit, et se détachèrent progressivement de la société des hommes. Lorsqu'ils allèrent sur terre, ce fut toujours en voyage, et ils ne rapportèrent jamais davantage que quelques souvenirs de ce pays étranger. Ils

ne se lassèrent jamais de leurs réveils sur l'eau, de leurs escales imprévues, et de la sensation de vivre libres dans un monde où tout était offert.

Ils furent ensemble.

2.

Hans paraissait plus vieux dans ce décor blanc et brillant, parmi ces odeurs d'éther. Amanda le regardait, en songeant qu'ils devraient partir au plus vite de ce lieu hostile, qu'elle ne voulait pas lui infliger cette pénible scène.

Rien qu'un coup d'oeil au visage embarrassé de la jeune femme en blouse blanche lui avait tout dit, et elle ne fut pas surprise de ce que la voix maladroite lui disait. Elle ne pensait qu'à Hans, dont le visage était si douloureux en cet instant qu'elle avait du mal à ne pas le prendre dans ses bras.

« Madame, disait la voix, vos analyses ne sont pas bonnes. En fait, il semblerait que vous trainiez cela depuis plusieurs années... »

Amanda ne l'écoutait pas. Elle voyait l'espoir s'éteindre dans les yeux brillants de Hans ; elle avait envie de partir.

« Nous devons vous prévenir, Madame, que le traitement sera sans doute très difficile à supporter. Il est possible que vous perdiez vos cheveux, et vos dents ; vous devrez rester alitée pendant plusieurs mois, sous surveillance permanente, avec plusieurs piqûres par jour. Nous avons de très bons produits, maintenant, pour empêcher que les veines éclatent. »

Hans était si pâle qu'Amanda crut qu'il allait s'évanouir.

« Je resterai avec toi jour et nuit », murmura-t-il.

« Non, monsieur, je suis désolée... Les visites ne sont autorisées que pendant des horaires précis... »

Amanda vit Hans se mettre à frissonner, et se tourna vers la jeune femme.

« Ca suffit, dit-elle doucement, nous avons compris. »

La jeune femme essayait de se débattre.

« Nous pouvons prolonger votre vie, Madame, c'est le seul moyen... »

« Mon amour, dit Amanda, je voudrais rentrer au voilier. »

La jeune femme se souviendrait longtemps de ce vieil amoureux chancelant, dont le désarroi faisait tant de peine à voir, qui s'éloignait, agrippé au bras de son amour mourant. Elle se souviendrait aussi du visage étrange de cette vieille dame, qui n'avait pas frémi en apprenant sa mort prochaine, et qui gardait les yeux rivés sur lui.

Des yeux mauves, avec de petites taches noires en forme de lunes, qui projetaient la lueur d'une infinie compassion.

Il y eut sur le voilier une nuit de lutte et de déchirement. Hans se révoltait, voulait déplacer des montagnes pour la rendre immortelle. Amanda, qui ne s'était jamais battue de sa vie, ne voulait pas se battre contre sa mort.

Elle voulait se marier dans l'église du Village, et mourir en mer, dans les bras de Hans.

Il l'aimait trop pour passer une seule nuit sans elle.

Un mois plus tard, les noces furent célébrées dans la petite église, par un jour frais et ensoleillé. Tout le village assista à la cérémonie : les plus vieux se souvenaient avec émotion de la petite Amanda qui passait ses journées à écouter les gens ; les plus jeunes, eux, avaient été bercés par les récits abracadabrants qui entouraient cette famille, et avaient passé des heures inoubliables dans la maison de la Mère qui, telle une fabuleuse épave du passé, avait enchanté leur enfance.

On afflua donc à l'annonce de cet événement, curieux de voir à quoi pouvait ressembler une mariée septuagénaire, dont on murmurait qu'elle était encore belle.

Et on ne fut pas déçu.

Amanda se rendit à l'autel au bras d'Ulysse, vêtue d'une robe qui semblait tissée d'écume et d'écailles nacrées. Elle avait relevé ses longs cheveux blancs et y avait piqué des lys ; à son cou dénudé, à ses poignets et à ses oreilles, des perles énormes et lumineuses contrastaient avec l'ocre mat de sa peau. Elle souriait, candide, et ses yeux grands ouverts s'étaient emplis d'un bleu d'azur et d'outre-mer.

L'assemblée remarqua, avec un sourire approbateur, qu'elle ne portait pas de chaussures.

Malgré son apparente légèreté, elle s'appuyait discrètement au bras de son fils, et un œil exercé aurait pu voir que sa démarche était lente et parfois irrégulière.

Lorsque Hans, avec une dignité un peu solennelle, lui eut pris la main et qu'ils se furent agenouillés devant le prêtre, leurs silhouettes délicates, serrées l'une contre l'autre, donnèrent à tous l'illusion que leur âge s'était envolé.

La fête qui suivit, au bord de la falaise, se prolongea jusqu'au crépuscule. Puis les convives enchantés accompagnèrent les vieux amants jusqu'au voilier, pour bénir leur voyage de noces.

Amanda, au cours de cette journée, répéta souvent qu'elle était heureuse, et remercia tout le monde d'être venu. Au moment de lever l'ancre, elle toucha le visage de son fils, et lui dit simplement qu'elle l'aimait.

Puis ils partirent, sans que personne ne sache vers quelle destination.